

Island Peak et Mera Peak

8 oct – 2 nov 2006

« Trois amis pour 2 sommets »

Prologue :

Tout a commencé au retour d'une sortie de ski de rando, en février 2006. Gérard nous avait gentiment invités chez lui à boire une bière après une dure et belle journée sur les skis, et c'est là qu'il m'a dit qu'il était en train de consulter des agences avec comme objectif le Mera Peak au mois d'octobre ou novembre 2006. J'étais moi-même déjà en discussion avec Janbu, guide népalais que j'avais rencontré l'année d'avant pour un sommet à cette même période, et j'hésitais encore entre l'Ama Dablam et le Mera Peak. Tout de suite, nous sommes tombés d'accord : nous partirions ensemble en octobre. Une autre personne était prévue au programme, Xavier, mais un changement de situation professionnelle lui fermera la possibilité de prendre les 4 semaines de congés nécessaires à cette expé. Sébastien, rencontré en avril 2006 au Groenland adhérera rapidement au projet devenant le 3^e membre de l'équipe.

Après des semaines et des semaines d'organisation et de préparation (matériel, programme, partie administrative, logistique, budget, entraînement physique et mental...), nous voici à l'aube de notre départ. L'angoisse me prend un peu au ventre, car je me sens responsable de la réussite du voyage, notamment le fait de retenir Janbu comme guide et organisateur de la partie trek, sans passer par une agence.

J'espère que tout se passera bien et que je n'ai pas oublié d'aspect important dans l'organisation. Ce n'est pas nouveau de partir entre amis dans un pays lointain, mais c'est la première fois que je prépare une expé avec un objectif précis depuis la France. Seb et Gérard, tout comme moi, ont investi beaucoup d'espoir, une grosse partie de rêve, leurs vacances de l'année et quelques deux milliers d'euros dans l'aventure, j'espère qu'ils ne seront pas déçus...

Dimanche 8 octobre : le départ

Nous y sommes, au jour du départ. Depuis le temps que je connais la date, elle en est presque devenue irréelle. Mais cette fois le calendrier est formel : elle est bien là. En congés depuis le vendredi soir, j'ai passé tout le week-end à finaliser le matériel : 22 kg dans le sac de voyage, et 6-7 kg dans le sac à dos. Il a fallu faire des concessions pour ne pas dépasser les 20 kg fatidiques imposés par les compagnies aériennes, et finalement je n'y suis pas arrivé tout à fait. Comme chaque accessoire, chaque vêtement a été longuement sélectionné, pesé, tout à l'intérieur de mon sac me paraît indispensable et je ne sais pas supprimer les 2 kg en trop. Si la Gulfair me cause des soucis, je mettrai mes grosses chaussures de montagne aux pieds et les remplacerai dans mon sac par les chaussures de trail ultra-light que je porte actuellement, et ainsi gagnerai 2 kg (j'avais déjà fait le coup pour le Groenland...) qui me permettront de retomber en dessous de la barre fatidique des 20 kg.

Le dimanche après-midi il y a très peu de bus depuis chez moi, j'ai prévu de prendre celui de 17h36. (le suivant est à 18h16... après je loupe mon avion !). Et comme toujours, j'ai cherché à optimiser le temps, et me trouve inactif dans mon salon à attendre que les oreillers que j'ai eu la géniale idée de laver avant mon départ (comme ça ils auront un mois pour sécher !) veuillent bien finir leur cycle de lavage afin que je puisse couper l'eau et l'électricité et enfin filer à l'aéroport !

Il est 17h25, la machine m'indique le temps restant : encore 4 minutes. L'arrêt de bus est à 5 minutes de chez moi, le bus passe dans 11 minutes. Normalement ça passe à 2 minutes près, mais bon...

« Biiiiip », le cycle de lavage est fini, je balance les oreillers sur le séchoir, claque les disjoncteurs de mon tableau électrique, donne le quart de tour de la vanne d'arrivée d'eau de

l'appart, et c'est parti ! 22kg sur le dos + 7 kg sur l'avant, il est 17h31, je cours vers l'arrêt de bus.

17h35. En fait, chargé comme je suis, l'arrêt de bus est plutôt à 10 minutes qu'à 5... Cette fois c'est sûr, je le loupe ! C'est malin, à 2 minutes prêt... Il ne me reste plus qu'à marcher jusqu'à la gare RER. 25' de marche avec 30 kg sur le dos, ça me permet d'imaginer ce que nos porteurs endureront pendant 6 à 8h par jour à 5000m d'altitude et plus... Sous le regard inquiet, presque apeuré des parisiens devant ce drôle de voyageur, j'enregistre un tas de sensations propres à cette ville que j'abandonnerai – avec grand plaisir – pendant plus d'un mois.

Tout se passe bien jusqu'à l'aéroport où je retrouve Gérard et Seb en pleine forme, l'avion est annoncé à l'heure, cette fois, c'est vraiment parti !

Lundi 9 octobre : L'arrivée

Nous faisons une escale de 5h à Mascate (OMAN). Je trouve une place un peu à l'écart des employés de l'aéroport qui, partout, cirent le sol avec nonchalance, penchés sur leur machine rotative... avec les bouchons dans les oreilles, la tête calée sur mon sac à dos, je réussirai à bien compléter la nuit courte et hachée passée dans l'avion.

De nombreux trekkers sont présents dans l'avion pour Katmandu, et aussi quelques népalais. Le voyage se passe sans problème avec un service impeccable, ça change de Bangladesh Airlines que j'avais pris l'année et qui avait nécessité quelques 36h pour rallier Paris à Katmandu à l'aller et 55h au retour ! (avec à chaque fois une « nuit » forcée à Dhaka, capitale sans charme du Bangladesh).

Nous arrivons à Katmandu à 17h45, soit 14h à Paris. Bizarrement le Népal n'a pas un décalage horaire entier par rapport à l'heure internationale : il faut avancer sa montre de 3h45. Il fait déjà nuit lorsque nous récupérons nos bagages et franchissons les interminables contrôles douaniers réglementaires.

Janbu est là, il me « saute dessus », embrassades et présentation des 2 autres qu'il ne connaît pas encore. Cette fois l'équipe est au complet, j'ai le sentiment que plus rien ne nous arrêtera ! Nous allons à l'hôtel puis prenons notre premier repas ensemble, trinquons avec notre première bière « Everest ». Il me semble que les prix ont bien augmenté depuis l'année dernière... Avec l'accroissement du nombre de touristes au Népal tous les ans, ils auraient tort de ne pas profiter de cette manne financière. Le Népal qui est un des pays les plus pauvres du monde doit une bonne partie de ces recettes au tourisme.

Mardi 10 octobre : Préparation

La journée sera consacrée à la préparation du trek : permis d'ascension pour le Mera et l'Island peak (2 x 350\$, gloups...), l'achat du billet d'avion Katmandu-Lukla (97\$ l'aller simple avec « Yeti Airlines » !!!) Nous faisons quelques achats de dernière minute (chaussons en duvet, moufles...) et en profitons pour visiter un peu la ville. Katmandu est toujours aussi agitée, polluée, bruyante, fatigante, mais aussi accueillante, souriante, dynamique, animée, chaleureuse, cosmopolite...

Nous faisons un peu de tourisme à Durbar-square et dans Thamel, sans nous écarter des circuits touristiques les plus parcourus, nous aurons le temps d'approfondir après le trek. Nous sommes tous les 3 impatients de nous rendre dans cet Himalaya que nous sentons tout proche et qui se fait tant désirer.

En cours de soirée, un orage éclate. Déjà que la ville est dégueulasse sans eau, je vous laisse imaginer ce que cela donne quand c'est mouillé !

Nous dégottons un petit restau sympa non loin de notre hôtel. Seb est aux anges, lui qui adore la culture japonaise et coréenne y retrouve des saveurs qu'il apprécie, ce qui n'est pas le cas de Gérard, qui aurait préféré un Winstub ?

Dans l'après-midi nous avons déserté l'hôtel de la première nuit pour une guest-house située à 20 mètres à peine lorsque nous nous sommes rendus compte que la nuit y était possible pour 400 Roupies (-5€) contre 5130 Rs (55€) à l'hôtel. OK, il n'y a pas de vrai troisième lit dans la chambre et je passerai la nuit sur un matelas un peu crasseux situé à même le sol, mais franchement au niveau du rapport qualité-prix il n'y a pas photo !

Mercredi 11 octobre : avant-goût d'Himalaya

Nous nous levons à 4h30 pour nous rendre dans la zone « vols intérieurs » de l'unique aéroport de Katmandu. C'est toujours le même bazar à l'enregistrement, on ne comprend absolument pas comment ils sont organisés. Heureusement Janbu nous aide dans les démarches, notamment lorsque à la pesée nos bagages accusent 95kg pour 60 autorisés...

Nous embarquons dans le petit « twin otter » d'une vingtaine de places qui nous conduira au point de départ de notre trek : Lukla, petit village perché à 2840m d'altitude, situé sur l'unique zone à peu près praticable volée aux pentes raides de cette région de l'Himalaya, la plus haute du monde.

L'atterrissage y est toujours aussi impressionnant, la piste étant en pente de 20° au moins, l'avion pique littéralement sur le bout de piste avant de redresser brusquement juste avant de toucher le tarmac... sensations garanties, d'autant plus que l'on assiste à toutes les manœuvres du pilote, car il n'y a pas de séparation entre le cockpit et la minuscule cabine des passagers.

A 7h30 nous sommes à Lukla, nos bagages sont là aussi par on ne sait quel miracle.

Janbu nous installe au lodge « Everest summit », l'accueil y est souriant, comme toujours.

A Lukla les touristes de toutes nationalités côtoient les porteurs et commerçants en tout genre, ici se passe tout un trafic entre les treks en partance, et les guides et porteurs qui louent leurs compétences. Le début de la rue est un peu une « bourse aux porteurs », genre d'ANPE locale où les porteurs inemployés se louent « à la criée », et malheureusement comme nous le verrons plus loin, souvent à des tarifs et des conditions plus proches du servage ou de l'esclavage que du SMIC...

L'ambiance est radicalement différente de Katmandu, les visages aussi. Ici nous sommes en pays sherpa, et la physionomie des locaux n'est plus du tout du type indien comme dans la vallée, mais beaucoup plus proche des mongols du nord, avec des visages plus ronds, des cheveux noirs et raides, des yeux bridés et rieurs, et cet éternel sourire collé sur tous les visages.

Les militaires sont très présents autour de l'aéroport de Lukla, leur rôle principal consiste à empêcher les porteurs non engagés de s'approcher de l'aéroport, craignent-ils des comportements trop « agressifs commercialement » vis-à-vis des Shirfa (chefs des guides) ou « Sirdars » (guides) ? En tout cas ces soldats sont tous très jeunes, certains ne doivent pas avoir 18 ans, mais ils n'en sont pas moins fiers avec leur kalachnikov au poing... Ce ne sont en général pas des sherpas, mais des népalais venus de la plaine, font-ils partie des fameux « Ghurkas », ces terribles escadrons dont on dit qu'ils sont les plus féroces au monde, à tel point que l'armée anglaise garde toujours au sein de son armée un régiment composé de ces redoutables guerriers ?

On perd pas mal de temps en attendant que Janbu finisse les préparatifs, il nous a présenté notre cook : Mingbma, et on a entrevu quelques-uns des porteurs, ils sont petits mais ont l'air costaud, il ne faut de toute façon pas se fier à l'apparence chétive des sherpas, ces gars-là sont extraordinaires de résistance physique.

Pour l'instant on emmagasine les calories, car on pressent qu'on en aura besoin et qu'on n'en aura pas toujours la possibilité en haute montagne. Les jours à venir prouveront que si on avait su, on en aurait emmagasiné encore plus.

L'après-midi, on décolle en direction de Ghat, dans le lodge que possède Janbu et qui est aussi son habitation avec sa famille. Un lodge est une habitation népalaise dans laquelle vivent les propriétaires, et dont une partie est dédiée aux touristes. Le logement comporte une salle pour s'abriter, prendre les repas, se réchauffer autour du poêle, et des chambres au confort spartiate mais en général très bien tenues. En fait il a une nouvelle maison depuis l'année dernière. Elle comprend 2 chambres disponibles pour les touristes. Ajoutée à son ancienne maison qu'il n'habite plus, et qui possède 5 chambres, les affaires marchent bien pour notre guide, et encore à ce moment on ne sait pas tout...

Sa femme nous fait la cuisine, on s'amuse avec son fils Ngarang Shiring qui nous apprend à compter en népalais, on lui rend la pareille dans notre bon vieux français, il est beaucoup plus doué que nous pour retenir les chiffres dans notre langue. Il maîtrise déjà les 2 alphabets (le notre et le népalais, qui a la particularité de rajouter une barre continue en haut de chaque mot), qu'il a appris à l'école de Ghat, une école gouvernementale, pas si rare que ça dans les vallées himalayennes. Le gouvernement a fait en sorte qu'aucune habitation ne soit située à plus de deux jours de marche d'une école de niveau collège. Ensuite il leur faut aller à Katmandu et cela coûte très cher aux parents. La seule autre possibilité consiste à commencer l'apprentissage de porteur à partir de 13 ans pour être opérationnel dès l'âge de 15 ans, minimum légal pour être embauché.

Nous discutons un peu avec Janbu du choix des porteurs. Celui-ci se fait par connaissances et par affinités, il suffit d'en connaître un pour qu'il recommande ses amis, et le tour est joué. Mais gare à celui qui ne remplit pas correctement son contrat, il serait immédiatement remplacé par un autre, toujours prêt à prendre une place disponible... même ici la concurrence fait rage.

Janbu fait entre 1 et 4 treks par an, et cela lui suffit pour vivre toute l'année (nous apprendrons par la suite qu'il a d'autres sources de revenus, le bougre !). Le reste du temps est passé à se reposer, recevoir des amis et se rendre chez eux, aménager la maison, cultiver le jardin... Ce sont en général les femmes qui s'occupent du jardin et de la cuisine, toujours aidées par des personnes de passage, il en vient à chaque moment, des sherpas qui sortent d'on ne sait où, viennent manger quelques pommes de terre ou une assiette de riz et repartent quelques heures plus tard. Chez les sherpas l'hospitalité est la règle, et il paraît inconcevable de refuser une visite. Du moins chez notre ami Janbu.

Ce soir il nous fait l'honneur de nous recevoir dans sa cuisine, et nous dinons avec lui, ce qui ne se produit jamais entre guides et touristes : il nous signifie ainsi que nous sommes ses amis, et nous reçoit en tant que tels.

Nous trinquons à la bière Everest (« Santé ! » se dit « Ramdro ! » en népalais).

Il ne fait déjà plus que 17° dans la pièce alors que le soleil vient de se coucher et que nous ne sommes qu'à 2600m d'altitude. Vais-je avoir froid plus tard et regretter le drap polaire supplémentaire que je n'ai pas voulu acheter à Katmandu ?

Jeudi 12 octobre : coincés à Lukla

Décidément le temps joue contre nous. Nous sommes partis ce matin de Ghat sous un soleil voilé, qui s'est transformé à notre arrivée à Lukla en un véritable déluge. Du coup, nous

porteurs (10 en tout) ont pu finaliser leur équipement, mais il est impossible de partir cet après-midi comme prévu.

Nous passons donc la journée à Lukla à tourner en rond comme des ours en cage. Même la « bakery » est fermée et nous ne pouvons pas tuer le temps devant une viennoiserie et un chocolat chaud ou un « milk tea »...

J'ai pu envoyer un mail aux amis et à la famille en France, ils ont reçu celui que j'avais envoyé depuis Katmandu. J'y raconte nos déboires météorologiques.

A ne pas louper, la visite du centre de défense et de progrès pour les porteurs à Lukla « porter progress ». On y apprend la difficile condition de ces travailleurs de force. Non seulement ils portent nos charges pour des salaires souvent misérables, mais en plus ils restent souriants, accueillants, polis, respectueux.

C'est une femme docteur américaine ou anglaise, je ne sais pas, qui se bat pour faire prendre conscience de cette situation et changer les mentalités. Par exemple, il est incompréhensible que les porteurs soient interdits de séjour dans la majorité des lodges. Ils doivent alors dormir dans des grottes ou au pied des rochers... J'aurai l'occasion plus tard de voir de mes yeux ces habitats de fortune dans des zones glaciales... Ils mangent le tsampa, mélange de farine d'orge et d'eau, dorment sur de la paille sans sac de couchage, avec pour seule protection leurs habits misérables de la journée, là où les trekkers se gèlent à l'intérieur des lodges dans des sacs de couchage « grand froid ».

Leurs conditions de vie se sont encore dégradées ces dernières années avec l'augmentation de la concurrence entre les agences de trek, et la lutte acharnée qu'elles se livrent pour obtenir les « marchés ». Les agences cassent alors les prix, mais ne rognent pas sur leurs marges (les personnes les plus fortunées de Katmandu sont les propriétaires d'agences de trekkings, ils en possèdent parfois une dizaine !). Pour l'attribution d'un trek, c'est la loi du marché pure et dure : l'agence contacte un guide et lui dit par exemple : voilà, j'ai 5 français qui veulent aller au camp de base de l'Everest à partir du 5 novembre, est-ce que vous prenez pour 1200€ ? Si c'est non, elle fera appel à un autre guide jusqu'à trouver celui qui a vraiment besoin de cet argent. Le guide devra alors composer lui-même avec cette somme pour se payer, rémunérer ses porteurs, payer les lodges, repas et taxes d'entrée dans les parcs. Comme les porteurs sont environ 100.000, l'offre est plus importante que la demande et certains sont prêts à travailler pour une misère (parfois moins de 200 Roupies –Rs– par jour, ce qui correspond à environ 2,5€) ou à porter des charges qui mettent leur santé en péril.

Un autre mode de rémunération des porteurs se fait en dehors des treks, c'est le portage dit « commercial ». On propose à des porteurs de convoier des marchandises d'un point à un autre, et ils sont ensuite payés au kg transporté en fonction du parcours effectué. Par exemple, entre Lukla (point d'atterrissage des avions pour la vallée de l'Everest) et Namche Bazar (haut lieu de marché entre les népalais au sud et les tibétains au nord), les porteurs reçoivent 15 Rs par kilo transporté. Donc, plus ils portent, plus ils gagnent, mais ils se détruisent les genoux, les chevilles, le dos, les cervicales... nous avons calculé avec Gérard qu'un porteur qui transporte 60 kg entre Lukla et Namche, gagnait 900 Rs pour 2 jours de marche aller et un jour retour (à vide), soit environ 3,5 € par jour pour un travail de forçat, et encore il doit payer le logement pour 2 nuits (100 Rs ?) s'il ne veut pas dormir sous un rocher. Dure condition... Aussi on comprend pourquoi certains s'efforcent à porter des charges inhumaines de 80 à 90 kg, on a même vu des porteurs capables de prendre jusqu'à 105 – 110 kg, mais pendant combien d'années avant de se retrouver totalement arthrosés au niveau des genoux sans aucune possibilité de soins ?

La responsable de « porter progress » estime que la charge maxi pour ne pas nuire à leur santé se situe à 30-35 kg, et un salaire décent autour de 700 Rs par jour. (-8€).

En travaillant directement avec Janbu, nous avons interrogés nos porteurs qui nous ont certifié être très bien payés, et on sait qu'aucun d'entre eux (sauf le plus costaud, Harsum, qui exceptionnellement a porté nos 3 sacs de 20kg + ses affaires la première ½ journée, soit 70 kg)

ne portait plus de 35 kg pendant le trek. Quand à leur rému, nous les avons payé 2400€ en tout pour le trek de 20 jours maxi, soit en enlevant les frais de lodge, nourriture et taxes diverses, plus de 2000€ à se partager à 10, on peut estimer que tous ont touché au moins 6 à 7 € par jour, ce qui est bien mieux que ce qu'ils auraient touché si on était passé par une agence, et leur assure un salaire tout à fait décent.

Notre condition, à nous trekkers occidentaux, est plus qu'enviable dans ce contexte : nous avons 9 porteurs, un cook, un aide-guide (shirfa) et un guide (Sirdar) à notre disposition pendant toute la durée du trek, ils nous sont entièrement dévoués jour et nuit, ici pas de notion de 35 heures ou autre prime d'intempérie...

Notre préoccupation pour l'instant est de bien profiter des plats tout simples mais succulents (riz au curry avec légumes, pommes de terre vapeur avec sauce épicée, soupes chaudes et fumantes, bananes ou clémentines pelées puis ébouillantées, etc...) que nous prépare notre « cook » Mingma. Voilà la redécouverte de plaisirs essentiels simples, qui sont finalement les seules vraies raisons que nous ayons de nous inquiéter : que vais-je manger ce soir, où vais-je dormir, et non pas : est-ce que mes mèches sont bien de la bonne couleur, mon sac à main est-il bien assorti à mon rouge à lèvres, ma voiture a-t-elle les jantes suffisamment larges, la sonnerie de mon portable est elle assez « fun », vais-je avoir le RER de 7h12...

Vendredi 13 octobre : L'inversion

Moi qui ne suis en rien superstitieux, dans ce pays empreint de rituels à toute heure de la journée, de comportements dictées par des raisons religieuses ou superstitieuses, je me surprends à noter que nous sommes vendredi 13. J'en discute avec mes amis népalais, et leur dit qu'en occident ce jour sera totalement paralysant pour certaines personnes qui n'oseront entreprendre quoi que ce soit de peur qu'il ne leur arrive malheur. Ici cette date ne représente rien de particulier et ça les fait bien rigoler de savoir qu'on peut accorder sa vie à cette superstition, pour eux pas de problème tant qu'on continue à contourner les monuments sacrés par la gauche, tout ira bien ! En effet nous croisons une multitude de rochers sur lesquels sont sculptés des prières, de sortes de « cairns » (les chortens) qui jalonnent la route, de stupas (colonnes érigées en l'honneur d'une divinité) qu'il faut à tout prix contourner dans le sens horaire, tout comme les nombreux moulins à prière, rouleaux contenant chacun une prière qu'il faut faire tourner dans ce même sens, sans quoi nous nous attirerions les foudres de la divinité concernée. Mes croyances personnelles sont tout autres et ne tiennent aucunement compte d'un sens de rotation, mais par respect pour les croyances de nos hôtes et aussi parce que cela a un aspect ludique, nous nous prêtons volontiers à ces petits rituels et faisons une « compète » avec Seb en comptabilisant le nombre de poteaux ou rochers sacrés que l'autre oublie de contourner dans le bon sens... A ce jeu-là il se révélera beaucoup moins étourdi que moi, et j'arrête rapidement de jouer. Nos amis bouddhistes ne s'offusquent absolument pas de notre « petit jeu », au contraire. Ils sont extrêmement tolérants, d'ailleurs les porteurs sont dispensés de certains de ses contournements qui exigent parfois des détours qui nous font descendre puis remonter d'une dizaine de mètres pour contourner un de ces rochers de plusieurs centaines de tonnes entièrement gravés de prières (le fameux mantra « Hum Mani Padme Oum »), ce qui leur donne d'ailleurs un coté très esthétique.

Ce matin nous avons enfin décidé de débiter le trek et de quitter Lukla ; mais au lieu de nous diriger vers le sud-est en direction du Mera Peak, nous allons filer plein nord dans la vallée de la Dud Koshi en direction de l'Island Peak. Nous avons décidé d'inverser le sens de notre parcours (non pas pour se mettre en conformité vis-à-vis d'une divinité quelconque) mais car le temps ne se décide pas à s'améliorer, et toute la partie du trek située dans la vallée qui

remonte vers l'Island peak peut se faire dans des lodges, ce qui est impossible dans la vallée qui mène au Mera, beaucoup plus sauvage et non parsemée de lodges salvateurs en cas de pluie... Nous allons donc d'abord faire la partie du trek qui nous permettra de nous abriter, avant de redescendre via le col de l'Amphu Lapste dans la vallée plus sauvage de l'Inkhu Khola, qui nous mènera au Mera.

Pour ce faire nous allons repasser par Ghat, et donc nous aurons perdu en tout et pour tout 48h, soit les 2 jours de sécurité que comportait notre programme... Ça veut dire qu'à partir de maintenant, soit il faut regagner du temps en faisant des étapes plus longues, soit nous n'avons plus aucun « joker » en cas de mauvais coup (météo ou difficultés d'acclimatation...)

Nous profitons du passage à Ghat pour prendre le lunch chez Janbu. On plaisante en imaginant qu'en revenant comme ça à l'improviste au bout de 2 jours on ne trouve Mme Janbu occupée avec un autre ! En fait c'est un lama qui est présent chez Janbu, il fait des incantations en se désaltérant du thé que lui fournit Madame et en se repaissant des plats qu'elle lui apporte. En contrepartie il lui garantit la protection des dieux sur sa maison, sa famille, ses amis, son travail, etc, et surtout lui apporte des nouvelles des autres habitants de la région chez qui il passe et qui vivent parfois dans des recoins très isolés de la vallée. Le moine est un lien social très fort chez les sherpas, qui leur permet aussi de garder ce contact et ce sens de l'hospitalité, que nous avons perdu depuis bien longtemps dans nos sociétés « civilisées » où nous ne connaissons pas nos voisins de palier.

Le temps est couvert mais il ne pleut plus, si ça se maintient nous irons au-delà de Phakding et dormirons sous tente. On va certainement griller un peu les étapes de l'acclimatation à cause de ces 2 jours perdus, j'espère que ça ira malgré tout.

Nos porteurs sont joviaux et dynamiques, comme toujours, ils sont vraiment incroyables ! Ils se passionnent pour nos appareils photos et caméras, et adorent qu'on leur montre les clichés que l'on prend d'eux. Ce sont alors de grandes parties de rigolades où ils se fichent de la tête de leur copain qui fait la grimace sur écran miniature... rarement nous sentirons trace d'envie ou de jalousie envers nous qui possédons tout ce « bonheur matériel », eux le bonheur ils semblent l'avoir apprivoisé pour toujours et nous le rendent dans leur sourire permanent et leur joie de vivre qui transparait malgré leur pauvreté et la dureté de leur condition. Quelles leçons de vie ils nous donneront tout au long de notre trek !

Ça y est, mon stylo a rendu l'âme au 3^e jour d'écriture... j'ai eu la bonne idée d'emmener de chez moi le seul stylo qui était à 90% vide... heureusement Seb qui n'est jamais à cours de moyens m'en prêtera un des siens... Merci copain !

Dans l'après-midi c'est parti pour Jolatse en suivant Kadje qui nous emmène au rythme « pole-pole » comme on dit en Tanzanie, ou encore « Bistari – bistari » en népalais, ce qui signifie « slowly » dans le langage de secours des trekkers francophones que nous sommes, l'anglais. En fait c'est plutôt du « népalais » que nous baragouinons à longueur de journée avec les autochtones.

Au début Kadje nous propose une halte à chacune de ces zones spécialement aménagées pour que les porteurs puissent reposer leur hotte et souffler un peu, mais au bout d'un moment nous sommes lassés par ce rythme trop fréquent de « breaks » et on grille les pauses. Toujours aussi impatients, ces français, nous n'avons pas encore adopté le rythme népalais, pressés que nous sommes de rencontrer les hautes montagnes.

Mauvaise surprise : au pont de Phakding nous tombons sur des maoïstes. Ils nous rackettent de 100 Rs par jour de trek et par personne, ce qui nous fait au total 5500 Rs, de quoi faire vivre un porteur et sa famille pendant plus de 3 mois. Janbu est furieux et il essaie de parlementer avec eux, mais ils ne veulent rien savoir, ils parlent même de le faire payer lui, en tant que

guide ! Lui et sa famille vivent ici depuis des générations, alors que c'est la première année que ces jeunes venus des basses vallées se sont installés dans la vallée de la Dud Koshi qui mène au Khumbu (vallée de l'Everest), de loin la plus fréquentée par les trekkers, manne providentielle.

Janbu leur dit que c'est sa vallée, qu'il paie déjà des impôts gouvernementaux et certainement une « taxe » aux maoïstes. (comme peut l'exiger le FLNC en corse vis-à-vis des commerces installés sur l'île..) Il leur demande où va l'argent, quelle est la contribution des maoïstes à l'éducation des enfants, à l'entretien des routes et des ponts, à l'accès aux soins des familles dans les vallées reculées, à la condition des porteurs, mais ne reçoit comme réponse qu'un vague « pay the tax ! ».

Ces maoïstes sont jeunes, inexpérimentés, certainement manipulés, en tout cas déboussolés et délaissés par le gouvernement en place, corrompu et incapable d'offrir à sa population des perspectives d'avenir. Reste que si les 65 partis représentés au parlement népalais se comportaient tous comme ces maoïstes, il faudrait prévoir un sacré budget « racket » et une bonne journée de paiements ! Nous sommes écœurés de payer une telle somme qui servira certainement à financer l'achat d'armes, d'alcool, et permettra à ces jeunes oisifs de continuer à glander derrière leur barricade de fortune ornée du drapeau rouge au marteau et à la faucille, pendant que nos porteurs s'évertuent à porter des charges sous leurs yeux juvéniles et aveuglés.... Combien nous aurions préféré leur donner cette somme, à nos amis sherpas.

Ce soir on a monté les tentes à Jolatsé. L'une est soi-disant prévue pour quatre personnes, mais nous ne l'utiliserons qu'à deux (de marque chinoise ? « Kely », c'est une tente géodésique pas mal conçue mais dont les fixations du double toit sur la structure ne tiennent plus...) et une tente biplace largement remplie par le matériel d'un seul individu de marque inconnue (seul un morse est dessiné sur la toile) de type tunnel, plus petite et moins pratique. Nous alternerons chaque soir pour dormir tour à tour dans la grande tente et dans le « morse »...

Nous n'avons fait que 400m de dénivelé positif aujourd'hui, et autant de dénivelé négatif. Nous nous retrouvons donc à passer une nouvelle nuit à 2800m d'altitude, on n'a pas monté d'un mètre depuis Lukla, cela fait maintenant plus de 3 jours, pas très bon pour l'acclimatation, tout ça !

Janbu a la grippe et a du mal à suivre notre rythme. Il est fiévreux, a des courbatures, mal aux articulations, touse, pourtant il s'accroche et nous suit. On lui file des doliprane et des strepsils, en espérant qu'il se retapera rapidement. Quand à Gérard et Sébastien, ils ont une forme incroyable et courent comme des chamois. Les entraînements que nous avons faits ensemble avant de partir ont été bénéfiques pour cela, mais aussi et surtout pour apprendre à se connaître, comprendre nos réactions. En cas de coup dur il sera indispensable que nous puissions compter les uns sur les autres, et que les décisions prises ne soient pas contestées. Je sais qu'avec ces deux gars-là nous sommes capables d'exprimer nos difficultés et de prendre ensemble les décisions qui s'imposeront. Une telle solidarité est indispensable dans une expé de ce type, et j'apprécie la franchise et la confiance que je peux avoir en mes deux amis et compagnons d'altitude. Cette complicité se traduit par pas mal d'humour et de « charriage », mais toujours dans le respect de la sensibilité des autres.

Samedi 14 oct : premiers efforts

Il a plu pendant la nuit, mais les tentes ont bien résisté. Ce matin réveil à 6h30 avec le thé au lit, pas désagréable. Breakfast à 7h après une petite toilette à l'eau chaude, le grand luxe !

Nous avons ensuite traversé les différents ponts de Phakding, payé notre taxe d'entrée dans le parc national de Sagarmatha (Everest en népalais), au moins nous savons qu'une partie de cet

argent sert à l'amélioration des conditions de vie dans le parc, à la sauvegarde de la faune et la flore sauvage, à l'éducation des populations, à la protection de l'environnement et à la lutte contre la déforestation.

Les choses sérieuses commencent juste ensuite avec la montée à Namche Bazar (3440m), mais toujours à un rythme lent. Un de nos porteurs a pris un de nos gros sacs de voyage en plus de son chargement d'hier. Il s'agit du plus jeune d'entre eux, il a 15 ans et c'est un de ses premiers treks. Il sort tout juste de son apprentissage de porteur, et fait preuve d'une bonne volonté et d'un dynamisme incroyable, il nous dit être incroyablement heureux de faire ce trek. Malheureusement pour lui, la montée de 600m de dénivelé sera une galère. Nous le voyons d'abord peiner au cours de la montée, puis sur la fin il doit faire appel à Kumar, notre « kitchener » (aide-cuisinier) pour l'aider à monter sa charge dans les derniers mètres, car il a été un peu ambitieux quand à ses capacités aujourd'hui...

Après le lunch à Namche, l'après-midi sera moins difficile avec un bivouac prévu à 3580m.

Janbu est sérieusement malade, il a vraiment du mal à suivre le rythme pourtant lent de Kadje. Ça me rappelle ma galère de l'année dernière, et je me remémore les instants difficiles lorsque j'avais cette terrible sinusite qui m'avait handicapé pendant 3 jours. Mon Dieu, pourvu que ça ne recommence pas cette année !

Le temps a été superbe ce matin, puis ça c'est couvert à midi et ensuite alternance nuages/soleil. Ce n'est pas extraordinaire mais ça nous change de la pluie de Lukla. Nous arrivons à notre emplacement de bivouac, un superbe balcon sur l'Ama Dablam au lieu dit Kazyembo, situé à 3600m d'altitude.

Pendant que les porteurs finalisent le camp et préparent le repas du soir, j'en profite pour monter au-dessus du camp jusqu'à 3700m, pour profiter de la vue et m'isoler un peu. Quel bonheur de se trouver seul en pleine nature, face à cette montagne superbe. L'Ama Dablam n'est pas la plus haute (6856m) ni la plus difficile des montagnes de la région, mais sa forme pyramidale quasi-parfaite, sa base solide épaulée par un pilier qui finit lui-même en petit sommet et sa cime élancée, quasi-verticale sur ses 4 faces séparées par des arêtes acérées en fait un monument quasi irréal, devant laquelle on ne peut qu'être admiratif d'autant de beauté, et respectueux de la performance que constitue son ascension. Devant ce Cervin à l'échelle 2, même les personnes les plus ignares des problématiques de la montagne imaginent les difficultés de la gravir.

Assis sur un rocher face à ce géant de glace et de pierre, je me sens petit, vulnérable, humble, mais aussi d'une force incroyable, capable de grimper ces faces, ces arêtes, ces couloirs qui me font face. La montagne se gagne doucement, humblement. Les récompenses qu'elle nous offre alors en retour sont proportionnelles au respect qu'on lui aura témoigné. C'est elle qui nous offre ces vues impressionnantes, écrasantes et majestueuses depuis le bas, aériennes et féériques depuis le haut.

Perdu dans mes rêveries, je fais comme toujours dans cette situation un point sur ma vie, mon parcours jusqu'à ce jour, mon avenir, ma situation personnelle et professionnelle, tout y passe dans le plus grand désordre. Je laisse divaguer librement mon esprit, mes pensées fusent rejoindre les aigles qui tournoient au-dessus de ma tête, il fait froid mais les rayons de soleil qui percent de temps en temps les nuages me réchauffent autant le corps par ses infrarouges que l'âme par les couleurs orangées à mauve qui embrasent la glace et la neige qui me fait face. Je suis pleinement heureux, pour rien au monde je ne voudrais être ailleurs en ce moment privilégié de contemplation de ce que la nature a de plus magnifique. Plus rien ne peut me toucher, me faire quitter des yeux ce spectacle que m'offre l'Himalaya. Aucun compte en banque, aucune situation sociale, aucune position hiérarchique, aucune race, aucun extrémisme, aucune philosophie ne peut rivaliser devant tant de beauté, gratuite qui plus est, distribuée à grands coups de lumière à qui veut bien prendre le temps de la recevoir...

Je n'ai pas ma frontale sur moi, et la lumière qui décline me tire de ma béatitude, je dois redescendre avant de ne plus apercevoir les embuches qui parsèment ma redescende vers le campement.

Je retrouve avec plaisir Gérard et Sébastien, et à nouveau je trouve qu'on s'entend vraiment bien malgré nos différences. C'est la première fois que nous partons pour une longue période ensemble, et il y a toujours un risque de conflit dans un groupe, surtout lorsque les conditions durcissent. Mais là je dois dire que tout se passe vraiment bien.

Ce soir notre cuisinier nous fait des momos à la viande, genre de « raviolis chinois » fourrés. La viande a été achetée ce jour à la terrible halle de Namche. Transportée dans les hottes des porteurs sans aucune protection depuis Katmandu, elle a connu le soleil, la poussière, les mouches, la pluie, puis le dépeçage et la vente au marché de Namche et enfin la dernière ligne droite, dans des sacs en plastique jusqu'à notre cook, nos assiettes et nos estomacs... J'espère que tout se passera bien. Jusqu'à présent je n'ai pas de maux de tête, pas de toux, pas de mal de gorge, alors pourvu que rien ne vienne troubler mon estomac.

Nous sommes entrés de plein pied dans l'ambiance haute montagne, bien que la végétation soit encore abondante: rhododendrons arborescents, fougères, lichens géants, mousses grimpantes, pins centenaires...

Nos porteurs font la vaisselle pendant que j'écris ces lignes, ils nous ont encore impressionné aujourd'hui par leur endurance, leur assurance et leur gentillesse.

Dimanche 15 octobre : transition

Une semaine que nous avons quitté Paris. Nous n'avons pas avancé au rythme requis et nous avons du retard dans notre processus d'acclimatation. Nous ne sommes ce midi qu'à 3800m, soit l'altitude du dôme du gouter, damned !

Cette nuit s'est bien passée, à part une insomnie de 2h comme chaque fois entre 23h et 1h, sac de couchage ouvert tellement il faisait chaud sous la tente (6°)

Nous avons quitté Kyenzoma à 8h, descendus de 600m jusqu'au pont sur la Dud Koshi qui marque la séparation de la vallée qui part sur Gokyo et celle qui va à l'Everest (Khumbu). Ensuite nous avons monté les 800m qui nous ont mené au fameux monastère de Tyangboche, un des principaux du Népal, avant de redescendre un peu à Deboche, 3820m, où nous prenons un lunch mérité.

Dure journée pour nos porteurs, on va encore faire un peu de dénivelé cet après-midi. Il le faut car notre acclimatation est à peu près nulle pour le moment.

Ce matin on a croisé un gars de Chamonix qui a fait le Cho-Oyu tout seul (en se joignant à une expé nous a-t-il dit), il avait juste son sac à dos d'une cinquantaine de litres. Comment a-t-il fait pour transporter tout le matériel nécessaire à un 8000m dans ce sac ? J'aurais du lui demander, car évidemment son expérience m'intéresse au plus haut point...

Ce matin, le temps était superbe, pas un nuage, vue magique sur l'Ama Dablam, et puis à midi ça s'est dégradé. Maintenant il fait plutôt gris et froid.

Nous avons croisé 2 personnes en reconnaissance pour terres d'aventures, c'est cool d'être payés pour faire un trek. Ils nous ont confirmé que les matins étaient toujours très beaux puis les journées tournaient systématiquement aux nuages vers midi.

Nous sommes arrivés à l'étape à Pangboche, 3960m. Comme on veut s'acclimater, on a grimpé tous les 3 sur une crête qui nous a menés à 4440m, on est rentrés juste avant la nuit. Pendant ce temps, ils ont monté les tentes et préparé le repas. On doit leur sembler toujours pressés, speedés... Ce soir on a mangé dans un lodge, tant mieux car il fait humide. Je vais me coucher avec un léger mal à la tête, enfin, l'acclimatation joue à plein.

Lundi 16 octobre : 4000 et +

La nuit fut épique. Couché à 20h comme d'hab, impossible de trouver le sommeil. Au bout de quelques minutes, j'entends une clochette genre clarine à quelques mètres de la tente. En plus Gérard se met à ronfler... ça broute à quelques cm de ma tête... Je tourne et m'énerve dans mon sac de couchage à chercher vainement le sommeil. Je lance quelques « Pschhhhh ! » qui font retentir les clochettes de plus belle.

Au bout d'une bonne demi-heure de concert, je décide de chasser la vache musicienne de notre entourage. Lampe frontale, caleçon, pantalon, veste polaire, chaussures, et je sors dans la nuit glacée, et tombe sur... un jument et son petit, au pied de la tente. Un peu affolés par le faisceau de ma frontale, ils s'éloignent de quelques mètres en faisant tinter leur cloche de toute leur force. C'est là qu'un chien très dévoué (que j'avais gentiment mais fermement éloigné de nos affaires en préparation hier soir) vient « à ma rescousse » sans que je ne lui demande rien. Surgissant de je ne sais où, il chasse les chevaux dans le pré fermé juste en dessous de la plate-forme où sont installées nos tentes. Brave animal qui accourt sans aucune rancune pour ma brusquerie de la veille. (Plus ça va, plus je me dis que les animaux sont souvent supérieurs à l'homme en bien des points.)

Bref, revenons-en à nos chevaux... acculés par le chien, excités par mes « Pschhhhh » et affolés par la frontale, les chevaux coincés paniquent, tombent sur un de leur congénère qui broutait tranquillement dans le pré en contre-bas, se mettent à hennir, ruent, quel bazar à 23h ! N'ayant réussi qu'à semer la zizanie plutôt que de ramener le calme, j'arrête les dégâts, et rentre penaud sous la tente, réveille involontairement Gérard au passage et choisit finalement la solution « bouchons d'oreilles », ça règle à peu près le problème des clarines et des ronflements de Gérard qui repartent de plus belle.

Du coup ce matin il est dur de sortir du sac de couchage à 6h30, heureusement l'eau chaude et le thé au lit devraient m'y aider.

Grand beau, nous levons le camp rapidement (50'). Harsum, notre porteur le plus costaud est malade, problèmes intestinaux... Comment pourrions-nous faire sans lui ? Je lui donne des anti-diarrhéiques et un antiseptique intestinal, en espérant qu'il se remettra vite. Il mettra longtemps à monter jusqu'à Chukung, les autres ne le soulagent pas de sa charge, bizarre la solidarité entre porteurs.

Nous progressons le long d'une superbe vallée, le chemin monte en pente douce. Nous laissons sur la gauche la vallée qui mène à Phortse et au camp de base de l'Everest, et nous nous engageons dans la Chukung Valley, en suivant la rivière Imju Khola.

La végétation disparaît presque totalement au-delà de 4200m et laisse place à un univers minéral de moraines et de rochers. Nous remontons la rivière jusqu'au village de Chukung à 4730m d'altitude (soit 80m en dessous du sommet du Mont Blanc) que nous atteignons à 15h30. Nous attendons les porteurs dans un lodge, celui-ci est occupé par des français et belges qui remplissent tout l'espace à eux seuls. Ils sont assis à chaque coin de la salle et s'interpellent en se racontant leurs exploits minables. Ils sont sans-gêne et auto-suffisants, exclusifs, vantards, je les déteste immédiatement, surtout un guide de Vanoise dont on apprend tout en une soirée : M. je sais tout et j'ai tout fait mieux que les autres, en résumé. Décidément je me sens mieux dans le monde souriant et respectueux des sherpas, entouré de mes 2 amis Gérard et Seb.

D'un commun accord nous décidons de ne pas prendre le repas dans le lodge tellement ils nous saoulent. Et on se retrouve tous les 3 dans notre petite tente à raconter nos conneries, dans un de ces moments magiques de complicité et de fraternité, avec Kadje toujours aussi soucieux de notre confort.

Depuis le début on n'a jamais mangé une seule fois la même chose, ils sont incroyables notre équipe, une vraie « dream team »...

Janbu va mieux, mais un autre porteur est malade et Kadje tousse. aïe aïe aïe, on a besoin d'eux ! On les bourre de lisopaine et d'effergal, en espérant qu'ils se retaperont bien demain lors de la journée d'acclimatation.

Le temps s'est couvert à midi, comme d'habitude, mais avec la nuit tout s'est éclairci et nous avons droit à un ciel magnifique, avec une voie lactée comportant des milliers de fois plus d'étoiles que ce qu'on a la possibilité de voir de chez nous. Quelle injustice pour nous autres citoyens d'Europe d'être privés de la beauté de la voie lactée, d'un vrai ciel illuminé de milliards d'étoiles. Quel lourd tribut nous payons à la pollution lumineuse et aérienne de nos villes qui nous privent de ce fantastique spectacle nocturne. Comme je plains à cet instant mes concitoyens qui, au chaud sous leur couette et sur leur moelleux matelas de 20 cm d'épaisseur, ne connaissent pas l'enchantement de cette nuit étoilée dont je me remplis les yeux et la mémoire depuis ma tente givrée, mon sac de couchage exigu et mon tapis de sol de 2,8 cm par 10° en dessous de 0.

Mardi 17 octobre : ballade de santé à 5000m

Grasse matinée jusqu'à 7h, trop cool.

Ensuite nous partons légers pour le Chukung Ri, 5550m d'altitude face à l'Island peak et au pied du Nuptse, ce sera mon 2° plus haut point atteint après le Kilimandjaro.

Le chemin sablonneux s'élève en pente douce, nous suivons tranquillement Kadje qui est parti les mains dans les poches, il porte toujours le même équipement, qu'il fasse +30 ou -5°. Pour lui ça semble être une ballade de santé, pour nous 3 c'est autre chose, et nous prenons garde à ne pas « taper dans les réserves » de façon à être en pleine possession de nos moyens pour l'ascension du surlendemain. Nous sommes à l'écoute de nos corps pour prévenir tout symptôme du mal aigu des montagnes (MAM), et redescendrons à la moindre alerte. Mais tout se passe bien et nous continuons à monter, passant pour la première fois du séjour au-delà des 5000m. Gérard et Seb battent leur record d'altitude, ils n'étaient jamais montés plus haut que le sommet du Mont Blanc à 4810m.

La végétation n'est plus composée que de quelques mousses et lichens. A cette altitude, plus aucun arbuste ne subsiste. Puis au-delà de 5300m toute trace de végétation disparaît totalement, c'est le règne du minéral et de la glace, des pierres éclatées par le gel, du souffle court, du pas lent et cadencé, des premiers maux de tête, mais que le spectacle en vaut la chandelle !

Sous nos yeux ébahis, alors que nous sommes au pied du Nuptse, apparaît l'Island Peak bien sûr (est-ce que son nom vient de sa situation, semblable à un îlot au milieu de tous ces 7000 et 8000 qui le cerment de toute part ?) Il paraît tout petit au milieu de ces géants, pourtant nous savons que lorsque nous serons à son pied, ce ne sera pas comme cela que nous le percevrons.

Puis apparaissent le Makalu et ses 8460m, le Baruntse à 7152m, et notre futur col : l'amphu Lapste à 5850m. Enfin le Kanchenjunga, 3° plus haut sommet au monde avec plus de 8600m, de l'autre côté le Pumo Ri qui dépasse aussi les 7000, et tellement d'autres que Kadje nous cite et dont je ne retiens pas les noms. C'est une féerie, une explosion de sommets, un feu d'artifice de roche et de glace... Sous nos yeux 3 sommets de plus de 8000m, des myriades d'autres entre 5000 et 7000... époustouflant !

Nous prenons le temps de nous acclimater, la température est tout à fait supportable au soleil et à l'abri du vent. On prend des photos, on mange des barres de céréales en buvant du thé chaud, je me rends compte que mes clichés à 7 Mpixels ont déjà rempli une de mes 2 cartes mémoires, il va falloir diminuer la résolution des prochaines photos si je ne veux pas être à court.

A 12h nous entamons la redescente, on y va cool, on cherche un peu l'endroit où Seb a abandonné ses bâtons à la montée (Kadje nous prouve alors qu'il n'a pas de problème d'acclimatation en sautant comme un cabri d'un rocher à l'autre). On est de retour à Chukung au campement après avoir « bouffé » pas mal de poussière dans l'air très sec de la haute altitude qui commence. Je sollicite Seb et Gérard à payer leur coup pour cause de record d'altitude battu, peine perdue...

Durant la descente un sérieux mal de crâne m'assaille et je retrouve avec angoisse les terribles sensations de l'année dernière : la barre qui traverse la tête d'une tempe à l'autre en s'agrippant derrière les yeux... Arrivé au campement je me sens mal et vais me coucher un instant. Comme ça ne passe pas avec un doliprane, je décide de prendre un diamox car il est hors de question de revivre la galère de l'année dernière. Certains diront que c'est du dopage ou je ne sais quelle autre connerie : qu'ils viennent déjà à plus de 5000m avant de juger.

Qui en voudrait à un marin de prendre un cachet anti mal de mer s'il ne sent pas bien sur son bateau ? Et bien pour le montagnard, c'est pareil : le diamox, c'est le mercalm de l'alpiniste. Ce n'est de toute façon pas ce cachet qui me donnera les jambes et la condition pour monter à l'Island peak, alors autant soulager le mal et privilégier l'aspect agréable de la situation. J'ai suffisamment d'expérience du mal des montagnes pour en discerner les symptômes, et je redoublerai d'attention envers les signaux d'alerte que m'enverra mon organisme. Et ça semble marcher car dans l'après-midi je me sens beaucoup mieux, puis après le super « dinner » pris dans le local des porteurs, je retrouve la grande forme.

Je me dirige vers le lodge où j'espère retrouver le groupe d'allemands avec qui j'ai sympathisé hier, et surtout Dragnar, l'allemande mignonne qui a alimenté mes insomnies de la nuit dernière de douces pensées... il faut dire que j'ai eu le temps de cogiter, j'ai l'impression d'avoir passé la nuit à me battre contre les différentes ficelles et autres velcro de mon sac de couchage. Il a fait très froid, je me suis donc relevé pour enfiler des chaussettes, puis le pantalon en polaire que j'ai eu la géniale idée d'acheter en dernière minute au marché de Namche. Cette fois, on est vraiment dans l'univers de la « haute ».

Cette nuit je dormirai directement équipé en config « froid » pour affronter les -5° de l'intérieur de la tente, sans doute -10° au dehors.

Mercredi 18 octobre : La galère de Seb

Encore une nuit agitée, mais pas à cause des clochettes. A 2h du matin Gérard est venu me réveiller : « -Seb est super malade ! ». Il a vomi, a de la fièvre, délire, a mal à la tête et tient des propos incohérents à propos de sa maman... Je le plains, je pressens qu'il va souffrir dans les prochains jours pour avoir vécu une nuit semblable l'année dernière. Je m'improvise docteur et lui donne immédiatement de quoi faire tomber la fièvre et un début de traitement antibiotique. Apparemment c'est une infection qui est partie de ce qu'il a mangé, car il n'a ni toux ni rhume. La conjugaison de l'altitude, de l'effort, du froid, du changement de régime alimentaire, du stress de l'ascension future a eu raison de la résistance de son organisme, et il lui faut un coup de « booster ». Janbu est parti chercher un caisson par sécurité, on le garde jusqu'à demain matin au cas où il en aurait besoin.

Tout se passe bien jusqu'au matin. Seb n'a pas trop la frite, pas d'appétit, mais se sent d'attaque pour monter jusqu'au camp de base situé à 5150m d'altitude. Il mettra 3h pour franchir les 400m de dénivelé qui nous en sépare, ce n'est pas trop mal pour un convalescent. Je me revois tellement l'année dernière, la même démarche hagarde, des pauses fréquentes, pas de motivation, et ce terrible besoin de dormir... Je ne sais pas trop quoi faire pour l'aider, Gérard et moi essayons d'être très attentifs à ses réactions et l'encourageons du mieux que nous pouvons. Nous sommes bien démunis dans cette situation, et sentons avec angoisse que ses chances de tenter le sommet sont minces. Mais rien n'est perdu et nous verrons ce soir au

camp de base s'il souhaite attendre un jour pour se retaper, ou si c'est définitivement foutu pour l'Island Peak en ce qui le concerne.

Le chemin qui mène au camp de base traverse des moraines et est essentiellement constitué de sable, dans une ancienne vallée glaciaire froide, désertique, aride, sauvage, pure, même pas traversée par le moindre ruisseau (l'eau se fait rare au-delà de 5000m).

Nous arrivons au camp de base à 12h et passons l'après midi à préparer la journée du lendemain, car ce sera le grand Jour.

Nos porteurs ont presque tous mal à la tête, les cachets de paracétamol filent à toute vitesse hors de nos trousseaux de secours. Ils ont beau être sherpas, ils sont comme nous soumis aux contraintes physiologiques de la haute altitude, ils ont froid, faim, mal aux pieds, sont malades eux aussi. La différence, c'est que si quelque chose de grave nous arrive, on enverra un hélicoptère jusqu'à 5000m pour nous chercher, alors que pour eux...

Le soir nous faisons le point sur notre situation. Nous nous rendons compte que Kadje n'a pratiquement pas de matériel pour l'ascension : jumar, crampons, chaussures, il faut tout lui passer. Comment aurait-il fait si Seb avait été en état de monter et n'avait pas pu lui prêter son matos ? Car l'état de faiblesse de Seb ne lui permet pas d'envisager le sommet. Encore plus dur que de renoncer au Kala Pattar l'année dernière, j'ai les boules pour lui... venir jusqu'au pied de la montagne et ne pas pouvoir s'y attaquer, dur... Janbu qui n'est pas bien remis de sa grippe restera avec lui au camp, nous monterons donc à 3 : Gérard, Kadje et moi. Seb sera présents dans nos cœurs et nos pensées, et nous lui dédierons le sommet si nous réussissons.

Il faut que je retourne aux toilettes une 5^e fois depuis midi, avec les 4 litres de thé chaud que l'on boit chaque jour, c'est une vraie manie que d'aller pisser.

J'espère que la nuit sera bonne, on aimerait partir à 3h pour être dans les premiers à monter, il faut convaincre Janbu qui verrait plutôt 5h.

Faux, Janbu nous annonce qu'il nous lèvera vers 1h30 pour partir à 2h. On a intérêt à dormir tôt, ce soir ce sera à 18h30.

Jeudi 19 octobre : Summit day

En fait c'est à 0h40 que Janbu vient nous apporter le thé au lit. J'ai très bien dormi, de ce côté-là tout est OK. Par contre il ne fait pas super beau, quelques étoiles sont voilées par des nuages qui sont restés accrochés au relief, pas de quoi nous empêcher de monter. Cette fois, on ne peut plus reculer. On s'encourage mutuellement avec Gérard car on pressent que ça va être très dur.

Mingbma nous apporte un gros bol de muesli, je le mange difficilement et ne me sens pas très bien après, j'ai des relents de la soupe d'hier soir et un peu mal à l'estomac, il faut dire que le pauvre est sacrément noué tellement je stresse à l'idée de l'épreuve qui nous attend, là, juste au dessus de nos minuscules habitations de toiles. Prétentieuses petites fourmis que nous sommes, espérant gravir ce géant de pierre et de neige à l'atmosphère glaciaire et raréfiée.

Lorsque les œufs et les toasts arrivent à leur tour, impossible d'y toucher, mais de toute façon Gérard non plus ne peut pas les avaler, il doit être aussi angoissé que moi. Seb nous entend et nous encourage depuis sa tente.

15 minutes avant le départ, afin de partir l'esprit et le corps le plus léger possible, et avant de revêtir la totalité de mon équipement de haute montagne, je file aux toilettes. Et là, catastrophe ! J'ai du chopper une saleté, car je me paie une bonne diarrhée, du genre qui vous met à plat pour la journée en vous déshydratant à toute vitesse. Et ce n'est rien, car j'ai à peine le temps de me retourner à l'intérieur du minuscule réduit qui sert de latrines que je vomis l'intégralité de tout ce que j'ai absorbé depuis la veille au soir : thé, soupe, spaghetti, thé, pomme (la coupable ?), thé, muesli, thé...

Je n'ai donc plus du tout le carburant indispensable à une ascension comme celle qui nous attend. Catastrophé, j'en fait part à Gérard, il semble tout à coup beaucoup moins confiant sur mes capacités à monter. Peu importe, je ne reculerai pas maintenant que tout est prêt, des mois de préparation, dix jours de voyage et acclimatation, 2000€ investis, 4 semaines de vacances, et un rêve à accomplir. Ce n'est pas un vidage intégral de mon intérieur à 20 minutes du départ qui va tout compromettre !

1h50 : nous partons. Heureusement que Seb a pu prêter sa frontale à Kadje qui n'en avait toujours pas, alors qu'il sait depuis Lukla qu'il en aura besoin. C'est ça aussi l'organisation népalaise : l'insouciance qui frise l'inconscience. En tout cas pour nos esprits rationnels, scientifiques, industriels, productivistes...

Départ donc à la frontale, l'air est glacé, le drap de la nuit noire est à peine déchiré par le halo des étoiles et de la lune estompé par un voile nuageux, et seuls nos vaillantes petites frontales osent trouer localement ce manteau d'obscurité par leur clarté qui se limite à 5 ou 6 mètres.

Nous traversons le camp de base où règne une atmosphère fébrile. Chaque nuit c'est la même chose, les expéditions se mettent en route et inlassablement se dirigent toutes vers ce même objectif, si haut, si loin, si froid, si inhospitalier. Apparemment toutes les expés (une quinzaine peut-être au total) ont décidé de partir vers 2h. Certaines sont déjà assez avancées sur le chemin qui serpente dans les premières pentes, d'autres se réveillent à peine.

L'ambiance est tendue, on sent l'angoisse et la peur de l'épreuve tant espérée mais aussi terriblement redoutée chez chacun, sauf chez les guides népalais pour qui c'est une routine, y compris notre Shirfa Kadje qui a gravi les flancs de cette montagne une dizaine de fois.

Les dernières tentes du camp de base sont à peine passées que le chemin s'élève en pente régulière pas trop prononcée. Nous sommes partis depuis 20 minutes, et voilà que je suis repris de violents spasmes à l'abdomen. Je croyais avoir tout rendu avant le départ, manifestement il en restait un peu planqué au fond de mon estomac puisque je nourrirai les choucas 2 fois en 5 minutes en ce début d'ascension.

Gérard et Kadje sont livides, peut-être encore plus que moi ! Ils dirigent toute leur attention vers moi. Kadje me propose de redescendre si je ne me sens pas bien, mais j'insiste pour continuer malgré les doutes que je ne veux pas laisser s'installer dans mon esprit : je me battrais jusqu'au bout, je monterai jusqu'au point où mon corps m'interdira de continuer, mais dans ma tête cette idée s'impose comme une évidence : je n'abandonnerai pas tant que je peux mettre un pied devant l'autre.

Nous montons à peu près à la même allure que les cordées qui nous précèdent, nous nous offrons même le luxe d'en dépasser une avec laquelle nous ferons partie de « saute-mouton » tout au long de la montée, leur cordée rattrapant la nôtre au fil des pauses et inversement.

C'est Kadje qui dicte le rythme des pauses. A l'audition de son « OK, rest ! », nous savons que nous n'avons qu'à nous asseoir sur le bout de rocher qu'il nous indique, hagards, le regard dans le vide noir et froid de la nuit himalayenne, incapables de contester ou de décliner cette invitation qui sonne comme un ordre. Il prendra alors lui-même systématiquement la thermos dans la poche de mon sac à dos et nous servira à tous deux quelques gorgées de thé chaud indispensable à notre hydratation, avant de replacer la bouteille isotherme dans mon sac.

Le sentier s'élève en pente sablonneuse jusqu'à 5500m environ. Une irrésistible envie m'obligera à nous arrêter entre 2 rochers, et par -20° je devrai à nouveau me rendre à l'évidence : mon corps se rebelle contre cette accumulation d'agressions diverses. Je suis malade et certainement déjà fortement déshydraté de n'avoir rien gardé de liquide depuis hier soir. Mais dans ma tête je refuse toujours cette fatalité, et je reste concentré sur mon seul objectif, déterminé à continuer coûte que coûte jusqu'au sommet.

Et nous reprenons notre ascension dans le calme et les encouragements de Kadje, nous nous motivons mutuellement avec Gérard qui ne se sent pas au mieux de sa forme non plus. Lui qui m'avait habitué à me « laisser sur place » lors de nos sorties en ski de rando est incapable d'aller plus vite que moi, décidément c'est un jour sans...

La pente se redresse et nous arrivons dans une sorte de petit dièdre, où il est nécessaire d'utiliser les prises de mains pour progresser et franchir des pas de 50 à 80cm de haut. C'est du 2 maximum en cotation d'escalade, mais ce qui serait amusant aux altitudes qui sont les nôtres en France par une belle journée d'été est d'un tout autre ordre à 3h du matin et à 5600m d'altitude... avant chaque pas un peu « engagé », où il faut « tirer sur les bras » en même temps qu'on s'élève de 60 à 80cm sur la jambe, nous prenons 3 ou 4 longues respirations, puis à nouveau nous reprenons notre souffle et laissons redescendre notre rythme cardiaque une fois le pas franchi.

A 5700 m le sentier débouche sur une arête rocheuse un peu plus aérienne, avec la nuit et la difficulté de la progression nous n'en avons pas conscience, ce n'est qu'à la descente que nous constaterons qu'en dehors des 60cm de large qu'éclaire notre frontale, il n'y a que... du vide !

Au-dessus de cette arête Kadje perd son chemin, et nous nous trouvons dans des blocs et dalles instables qui approchent le niveau 3. Kadje nous demande alors de stopper, il grimpe ensuite comme un chamois pour retrouver un passage vers le chemin. Celui-ci nous sera indiqué par la cordée « saute-mouton » qui elle, ne s'est pas trompée.

Ces 5 minutes d'attente à 5750m nous font prendre conscience du froid intense qui règne ici à 4h30 du matin. Le ciel s'est totalement dégagé durant notre ascension qui a débuté depuis 3 heures maintenant, mais nous étions trop assommés par l'effort pour nous en rendre compte. Tout ce qui compte pour nous est de savoir comment nous allons trouver l'énergie nécessaire pour le plus dur qui reste à faire. Où trouver la force de faire le prochain pas, puis ensuite le suivant, quand des milliers d'autres suivront encore, de plus en plus durs au fur et à mesure que nous nous élèverons ?

De temps en temps nous prenons des nouvelles de l'autre : « -ça va Gérard? - putain, c'est dur ! -ouais, moi aussi j'en peux plus ! Mais on va y arriver. -ouais, on ira en haut ! On l'aura ! » Kadje a trouvé un passage pas trop exposé pour rejoindre le sentier. Il dégringole vers nous pour nous l'indiquer comme s'il était dans son jardin. Comment font-ils ces népalais pour être aussi alertes malgré l'altitude et leurs conditions de vie difficile, sans parler de leur équipement : Kadje a choisi de grimper en baskets, alors qu'il a dans son sac à dos les superbes « La Sportiva » ultra-light avec chaussons thermiques et semelles vibram de Seb.

Moi-même dans mes Boreal G1 + énormes chaussettes thorlo « -30° » je n'ai pas si chaud, je ne sais pas comment il peut résister à la morsure du gel avec des baskets et des chaussettes fines, sans parler de ses gants usés jusqu'à la trame qu'il enlève régulièrement, alors que nous avons sous-gants thermiques + gants de laine + surmoufles en Gore-Tex (payés un prix indécent...) , et que ce n'est pas de trop.

A nouveau nous nous faisons violence pour ne pas céder à l'envie de se pelotonner sous un rocher pour y dormir, oublier l'effort, le froid, et reprenons le chemin vers le haut. A 5800 m nous accédons à la partie neigeuse de la voie. Depuis quelques temps nous apercevons les séracs d'un glacier qui descend sur notre gauche en contrebas, cette fois nous rejoignons la partie supérieure de ce même glacier qui coiffe de son énorme bonnet de glace et de neige le haut de l'arête sur laquelle nous progressions.

Nous chaussons les crampons et les baudriers, et nous nous encordons pour nous engager sur la trace qui traverse une zone de crevasses. Il est 5h et le froid est à son apogée, -25°C peut-être. Je commence à avoir froid au pouce droit, celui qui est en contact avec l'aluminium glacé de mon piolet, impossible de changer de main car j'ai la corde à ma gauche et cela me gênerait. Je change alors la position de ma main sur la « panne » afin de ne plus avoir le pouce en contact avec le manche, et cela suffit à arrêter la morsure du gel. Comme quoi il me reste encore un peu de lucidité malgré les sollicitations que je fais subir à mon pauvre corps : maladie, déshydratation, effort physique intense, froid, stress, nuit, fatigue... Certains trouvent que c'est de la torture et ne comprennent pas les motivations que l'on peut avoir pour ce genre de loisirs, et franchement, parfois, je les comprends ! Pourtant à cet instant je suis heureux, j'existe plus que jamais, je partage avec mes 2 amis Gérard et Kadje ces

sensations énormes d'intensité, et je ne voudrais pas passer à côté de ça ! J'aimerais que Seb soit avec nous, mais je sais qu'il est encore confortablement au chaud dans son sac de couchage en duvet et que c'est de cela dont il a besoin à l'heure actuelle.

Et nous repartons à nouveau dans la neige... L'effort y est plus régulier, moins saccadé que dans les blocs, et convient mieux à notre entraînement physique. Pourtant nous souffrons toujours autant et sentons que nous devrions progresser plus vite et plus facilement : ce n'est pas plus raide ni plus technique que les sorties que nous faisons dans les 4000 des Alpes, c'est juste 2000m plus haut... Et ça change tout !

6h. 5922m. Cette fois j'ai battu mon record d'altitude. Le sommet du Kilimandjaro est 26m sous mes pieds. J'attendais ce moment depuis 5 ans, et surveillais mon altimètre plus régulièrement depuis quelques minutes. J'ai pourtant laissé passer le moment où il m'indiquerait les 5896m de mon précédent record. C'est une première victoire, un premier objectif que je m'étais fixé. Le prochain est le passage des 6000m. Je n'en suis plus qu'à quelques centaines de pas...

Le jour s'est levé vers 5h30 mais c'est seulement maintenant que les rayons du soleil passent au-dessus des sommets qui nous entourent et viennent réchauffer nos corps martyrisés par tant de difficultés. Il faut immédiatement se protéger la peau et les yeux du rayonnement, car à cette altitude l'atmosphère raréfiée (environ 48% de celle au niveau de la mer) laisse passer une énorme quantité d'UV nocifs, qui en plus se reflètent dans la neige et s'en trouvent doublement activés. Je choisis de revêtir mon masque de ski, qui me protège aussi du froid. C'est un mauvais choix, car l'air va se réchauffer très vite dans la combe orientée plein est où nous nous trouvons, et me fera transpirer abondamment du visage. Je devrai à nouveau m'arrêter pour le remplacer par mes lunettes d'alpinisme, perdant un temps précieux et une énergie qui l'est encore plus. Le simple fait de quitter mon sac à dos, fouiller dedans, changer de lunettes, ranger le masque, refermer le sac et le remettre sur mon dos m'essoufflera pour 2 ou 3 bonnes minutes à cette altitude. Au fait, entre temps nous avons passé les 6000m. Je prends une photo « à la Claude Soprano » pour immortaliser cette deuxième victoire. OK, je ne suis pas à 6000 pile mais à 6012, mais il est hors de question de redescendre pour la photo, ne serait-ce que de 12 mètres !

6040m. 7h du mat. Nous bataillons sans interruption depuis plus de 5h. Nous sommes maintenant au pied de cordes fixes installées dans une pente de plus de 100m de dénivelé qui s'élève à 40-45° vers l'arête sommitale. Un guide népalais d'une autre cordée est présent au bas des cordes, il attend la 2° partie de son groupe. Il nous aide à nous installer sur la première corde. C'est là que je me rends compte que Janbu, à qui j'ai fait vérifier mon installation de poignée « Jumar » ne m'a pas dit qu'il fallait aussi une « vache » pour s'assurer au passage des ancrages ou aux relais entre 2 cordes... Et c'est à nouveau le matos de Seb qui va nous sauver. Ses sangles et mousquetons nous permettront de confectionner sur place l'équipement qu'il nous manquait, ouf, nous monterons en toute sécurité. Merci Seb, tu vois, t'étais avec nous sans le savoir !

Kadje passe en premier, je le suivrai puis ce sera Gérard, respectant l'ordre que nous avons mis en place inconsciemment pendant toute l'ascension.

Bizarrement, la cordée « saute-mouton » avec qui nous avançons à la même vitesse dans la partie rocheuse a pris beaucoup d'avance sur nous, et nous devance nettement. Elle est à peu près à mi-hauteur dans la pente. En les observant, nous constatons qu'ils passent leur temps à attendre, statiques, immobiles, comme des araignées endormies sur un seul et même fil, ou encore des skieurs sur un téléski en panne. Mais pourquoi ne progressent-ils pas le long de cette corde, pour s'élever dans la paroi ?

Les premiers pas dans la pente à 40° qui ne cesse de se redresser jusqu'en haut nous donneront vite la réponse... C'est tellement dur ! Tous les 2 pas je m'arrête pendant 3 à 4 minutes pour souffler et faire diminuer mon rythme cardiaque, qui remontera immédiatement à son maximum lors des 2 pas suivants. Jamais je n'aurais cru qu'un effort pareil demande

autant de volonté... Qu'ils sont éloignés les points d'ancrage distant d'à peine 20m chacun ! Qu'elle est haute cette arête qui signifie la délivrance de cette partie terriblement éprouvante, que je vis comme une véritable torture et sur laquelle je n'arrive plus à trouver aucun plaisir tellement j'en bave...

A chaque relais c'est une autre gymnastique, tout aussi éprouvante : bloquer sa poignée sous le point, enlever sa « vache » de la corde du bas, la mousquetonner sur la corde du haut sans s'emmêler dans la cordelette reliée à la poignée, défaire le mousqueton de sécurité de la poignée (ne pas le perdre dans la pente !), défaire le cliquet du coin, dégager la poignée de la corde du bas pour la réengager sur la corde du haut AU DESSUS de la vache (sans entortiller les sangles qui les relient au baudrier !), faire sauter le cliquet et remettre le mousqueton de sécurité une fois la poignée bien en place... Tout cela en appui sur les pointes avant des crampons et avec 3 épaisseurs de gants. En dehors des premiers cafouillages du début, il me semble que nous y passons au minimum 3 minutes. Le temps est difficile à estimer tellement sa notion est faussée par l'altitude, et de toute façon cela importe peu : seul compte l'unique obsession de l'alpiniste, monter, toujours monter, jusqu'au but qu'on s'est fixé, en l'occurrence le sommet qui nous nargue du haut de ses 6189m depuis 6h maintenant. Il faut néanmoins toujours rester lucide et avoir un regard critique sur sa situation pour ne pas se mettre en danger si les conditions venaient à changer. En ce qui concerne la météo pas de problème, il n'y a pas de vent et aucun nuage à l'horizon, c'est du « grand beau » aujourd'hui.

J'arrive au dernier relais. Plus bas, Gérard est d'autant plus gêné qu'il n'y a personne au-dessous de lui pour tendre la corde, et donc elle coulissera mal dans les premiers mètres, avant que son propre poids ne lui applique la tension nécessaire à un bon coulisserement dans la poignée.

Dernier relais. Je reprends mon souffle. Je n'ai plus aucune force. Pour me donner du courage, j'estime le nombre de pas qu'il me faudra faire pour en découdre avec cette maudite pente que j'aurais pris tant de plaisir à gravir en « piolet traction » sous nos altitudes alpines, et qui me fait tant souffrir ici.

J'estime à 30 pas la distance qui me sépare de la délivrance. Allez, j'en fais 4 sans pause. 5 même ! Plus que 25 pas... récupération... 21 pas... je souffle... 15... respirer, écouter son cœur battre à en faire éclater la poitrine... 15... 10... non, je me suis trompé, il me faut encore au moins 20 pas, on recale le compteur... 17... 12... La pente s'adoucit mais la corde surtendue coince mon mousqueton contre la neige durcie. Il me faut maintenant faire un effort pour me hisser puis tirer sur la poignée devenue un frein, mais indispensable à ma sécurité, car plus de 100m de pente raide s'ouvrent maintenant sous mes chaussures.

Kadje est là, il me serre la main... après une heure trente de bataille acharnée j'en ai fini de cette galère ! Gérard arrive quelques minutes plus tard. Il est totalement exténué lui aussi, nous ne disons rien, nos regards se tournent déjà vers l'arête sommitale qui constitue notre ultime épreuve.

6120m à la montre. Il reste moins de 70m à gravir le long d'une arête de neige assez aérienne. A gauche, plus de 2000m de pente à 70-80°, pas question de faire un faux pas ! A droite, entre 100 et 200m de pente à 45-50° que nous avons eu tellement de mal à monter, hors de question de les redescendre involontairement dans une glissade peu maîtrisable.

Heureusement l'arête est équipée elle aussi de cordes fixes, et nous progressons toujours grâce à nos poignées. Nous croisons une cordée qui redescend, victorieuse, mais sans un mot d'encouragement à notre égard. Toujours aussi sympas en montagne les allemands ou suisses ou autrichiens ou je ne sais pas et je ne veux pas savoir de toute façon... Les « saute-moutons », c'était eux ?

L'arête s'orientie à l'Ouest pendant une dizaine de mètres en se redressant fortement, encore une galère en perspective... et à nouveau le même cinéma : 2 pas, on récupère, 2 pas, on souffle, etc...

Dernière inflexion de l'arête. Kadje arrive au sommet. Dans 20m c'est gagné pour moi. A ce moment je sais que rien ne pourra me priver de la victoire. A nouveau je compte les pas. 40 maxi. Il y en aura 60, mais une incroyable énergie me permettra de les enchaîner sur un rythme inédit jusque-là. Je tombe dans les bras de Kadje. Il est seul sur la petite plate-forme de 4 ou 5 m² qui culmine à 6189m. Il est 8h52, j'en pleure de bonheur et de soulagement !

Je me « vache » et sors l'appareil photo de ma poche pour prendre des photos de Gérard qui en termine. Je n'ai plus mal. Je n'ai plus soif. Je n'ai plus froid. Je n'ai plus qu'une joie immense mêlée à un immense sentiment de satisfaction et d'humilité face à ce paysage qui me submerge de sa majesté.

Félicitations, accolades, photos. Nous sommes 3, seuls au monde sur notre belvédère de neige, dans la splendeur d'une magnifique journée d'automne au Népal !

On s'en met plein la vue, on engrange le maximum de ce qu'il est possible d'emmagasiner dans la féerie qui nous entoure. Il en vient de tous cotés, impossible de tout voir, de tout enregistrer. Presque à portée de main, le Lhotse nous nargue de ses 2300m supplémentaires, mais l'Ama Dablam est à notre niveau ou presque, le Baruntse nous salue, le Makalu se laisse voir sans pudeur, au loin le Kanchenjunga respandit... tout en bas, tellement loin en dessous de nous la moraine du camp de base, à l'ouest le Pumo Ri, pyramide acérée de plus de 7000m... Bonheur, ce n'est que bonheur et satisfaction !

9h20. Un dernier tour d'horizon et il faut déjà penser à redescendre.

Surtout rester vigilant. Les pentes qui encadrent l'arête sont toujours là, le danger aussi. Pas de poignée à la descente, nous prenons les cordes à la main, sécurisés par notre « vache ».

Dans la pente à 45°, nous laissons la priorité aux cordées encore engagées qui en bavent, avec un petit encouragement à chaque arrivée d'un de ces forçats à bout de souffle...

Nous installons nos descendeurs sur les cordes pour le rappel. Même cet exercice, normalement si plaisant et facile, nécessite ici de s'arrêter pour reprendre son souffle.

Nous retrouvons les pentes de neige plus douces, et traversons la zone de crevasses sans corde, ce qui n'est pas des plus prudent, même si la température ne passe jamais au-dessus de 0° à cette altitude et donc ne fait normalement pas fondre les ponts de neige.

Nous nous accordons une petite pause « barre de céréales » au point de « décrampage ». Nous n'avons plus de thé et c'est Kadje qui nous donnera de son « orange juice », apparemment il n'a rien bu dans la montée.

La descente dans les rochers est belle mais difficile et un peu exposée. Notre pas est rendu peu sûr par la fatigue alors que certaines zones nécessitent toute notre attention, de la souplesse et de la force pour amortir les chocs. Je ressens fortement les effets de la déshydratation, j'ai une furieuse envie de dormir, je me sens totalement vidé... Je m'en confie à Gérard qui me confirme que c'est aussi son cas depuis des heures.

Mais il nous faut continuer, ne pas céder à l'abattement qui nous minerait encore plus que l'accumulation des contraintes que nous ressentons tellement fortement.

5600m... les chiffres descendent aussi lentement qu'ils sont montés, c'est incroyable ! C'est dur. Trop dur. Pour la première fois depuis le début du trek je me laisse aller à des pensées négatives. Plus jamais je ne ferai ça, c'est sûr, c'est trop dur un 6000, on l'a trop cher payé ce sommet ! J'enrage d'avoir tout organisé pour faire l'Island Peak ET le Mera Peak, une seule galère, n'est-ce pas suffisant ?

5500m... nous retrouvons les pentes sablonneuses (poussiéreuses devrais-je dire...) du « bas ». Comment ai-je pu monter dans l'état où je me trouvais ce matin ? Cette pensée m'assaille alors que je suis contraint à une nouvelle « pause-toilettes » dans la descente... Quelles réserves mon corps possède t'il pour me permettre un tel effort, une telle dépense d'énergie sans rien dans le ventre depuis la veille à midi ? C'est dans des situations comme celle-là, où nous repoussons nos limites, où nous n'écoutons plus ni notre raison ni les alertes de nos sens, où plus rien ne peut faire dévier nos pensées de l'objectif que nous nous sommes fixé, que notre vraie valeur se révèle, que l'accomplissement de soi atteint son paroxysme. Pour beaucoup, le motif peut

paraître futile, quel intérêt y a-t-il à grimper sur ce tas de cailloux et de neige qu'on va redescendre juste après, alors que rien ne pousse ni ne vit en ces lieux inhospitaliers au possible... Ne vaudrait-il pas mieux mettre cette force, cette énergie au service d'une cause valable, comme la protection de notre environnement ou des droits de l'homme, de la paix dans le monde, de l'aide aux pays en voie de développement, ou de tout autre motif aussi louable que difficile ?

Je pense que le plus important est de trouver en chacun de nous une passion qui nous anime, qui nous donnera la motivation pour aller chercher au plus profond de nous ces forces insoupçonnées qui nous permettent d'accomplir de grandes choses. Ma passion à moi se vit en individuel, et correspond en ce sens à un de mes traits de caractère, elle n'en est pas moins ni plus belle pour autant.

Donnons-nous à notre niveau les moyens d'accomplir nos rêves, donnons cette envie à notre entourage, à nos enfants, partageons-là, faisons rêver nos proches, encourageons-les ! Notre meilleure contribution à rendre ce monde meilleur n'est-il pas de nous rendre meilleur nous-mêmes ? Alors vivons à fond nos passions, sachons outrepasser les défaitismes, les principes de précaution et les incitations à la fadeur qui nous découragent.

12h. Nous arrivons seulement en vue du camp de base qui est encore 200m en dessous de nous. Nous y serons vers 13h. Nous qui rêvions de dormir une heure ou deux avant de repartir, c'est impossible, arrivés au camp de base nous constatons que tout a été enlevé : tentes, matelas, matériel... Nos affaires ont toutes été transportées par nos porteurs de l'autre côté de l'Imja glacier, au pied de l'Amphu Lapste, col à 5845m que nous devons franchir le lendemain pour nous diriger vers le Mera...

On nous installe dans la tente mess d'une autre expédition. A peine a-t-on constaté qu'elle contient une table et des chaises, que nous nous écroulons, la tête posée sur nos bras croisés sur la table, pour quelques minutes de sommeil réparateur, trop vite interrompues par l'arrivée d'une pourtant revigorante soupe chaude dont nos organismes ont bien besoin !

Nous avons du mal à avaler cet indispensable breuvage, et nous voilà repartis pour au moins 2h de marche. Je maudis Janbu d'avoir pris la décision de déménager le camp, je suis exténué et retrouve la marche de « zombie » de l'année dernière (et de Seb hier !) accompagnée de son mal de crâne caractéristique.

Nous redescendons à 5000m, traversons le torrent qui coule de l'extrémité de la langue glaciaire et remontons de l'autre côté du glacier. Le sentier n'arrête pas de monter et descendre dans les moraines, qui sont formées d'énormes « vagues » de sable et cailloux poussées par les glaciers. A 16h, le temps tourne au mauvais comme tous les après-midi, alors que nous arrivons au camp après 14h d'effort à peine interrompus.

Nous nous écroulons dans nos tentes, heureux mais totalement épuisés, pour une sieste tant désirée, avant même d'avalier un bon repas chaud reconstituant.

Seb va mieux, et il n'est pas trop déçu d'être resté au camp. Toute l'équipe est heureuse pour nous.

Kadje a été fantastique jusqu'au bout. Gérard par sa complicité et ses encouragements m'a permis d'aller en haut, merci les gars, sans vous je n'y serais jamais arrivé.

Il neige beaucoup sur le camp à 5250m, ça promet pour la suite... Mais laissons à demain son lot de difficultés, aujourd'hui en a eu assez...

Vendredi 20 octobre : un col récalcitrant

Il a neigé toute la soirée hier, et le sol est recouvert de 5 à 10 cm de neige fraîche. C'est mauvais signe pour le passage du col, mais on va quand même essayer de passer. J'ai passé une nuit

excellente, le repos et le sommeil, il n'y a rien de plus reconstituant ! Oubliée l'indigestion de la veille, je n'ai vraiment pas compris à quoi elle était due, était-ce l'altitude ?

Ce matin nous nous sommes levés à 5h car nous devons franchir l'Amphu Lapste, col à 5845m (ce qui équivaut à bien des sommets !)

Nous levons le camp rapidement sous un ciel nuageux mais peu menaçant.

Nous contournerons la base d'une montagne sans nom (?) à 6218m en remontant sur le bord de l'Amphu glacier. Nous nous retrouvons alors dans un cirque dont aucune faille ne laisse apercevoir de passage. Toutes les issues sont très pentues et avoisinent les 6000m... Nous avons donné aux porteurs tout le matériel dont nous n'avons pas besoin (gants et chaussettes de rechange...) car nous savons que cette journée sera la plus dure du voyage pour eux. 5845m avec 35kg sur le dos, en baskets et dans la neige, avec ces pentes qui nous cernent, comment vont-ils faire ?

Janbu et Kadje sont partis une heure en avance pour préparer la voie et installer des cordes fixes dans le passage le plus délicat (les 150 derniers mètres à priori). Nous les apercevons au milieu d'une pente de neige qui nous laisse deviner un itinéraire possible jusqu'aux barres rocheuses qui ceinturent le haut du cirque, après ça paraît impossible de passer sans équipement adapté...

Il est 8h du matin et nous sommes à 5500m. Nos deux « boss » ont bien bossé (hé hé) et ont taillé des marches dans la neige gelée à partir du moment où la pente dépasse les 30°. C'est alors que nous apercevons, sur la droite d'un éperon rocheux, des personnes qui descendent en rappel depuis le haut. Le col est donc là, à gauche de ces barres de 50 à 100m de hauteur qu'il faudra contourner par le bas au cours d'une traversée d'au moins 500m qui semble très très exposée... Mais Janbu est confiant...

Nous dépassons rapidement les porteurs dans cette pente qui se redresse progressivement, et rejoignons Janbu et Kadje qui taillent encore et toujours des marches à grands coups de piolet. Nous sommes bloqués et proposons de les relayer dans leur labeur. Nous nous équipons de crampons pour être plus à l'aise et tailler aussi avec les pieds. Et c'est là qu'on comprend pourquoi on les a rattrapés aussi vite : c'est aussi crevant de tailler les marches que de monter ! Au bout de 2 marches, on est complètement essoufflé et on n'a pas monté d'un centimètre, au contraire on a fait tomber de la neige et de la glace sur la marche d'en dessous, qu'il faut dégager à grands coups de crampons... La galère !

Nos deux guides sherpas sont heureux de trouver des relayeurs dans cette tâche qu'ils effectuent depuis plus d'une heure, et nous laissent volontiers tailler en nous félicitant pendant qu'ils s'accordent une pause bien méritée.

Quand à nos porteurs, c'est une autre histoire... Certains ont des chaussures de montagne plutôt âgées, d'autres des baskets mais la majorité est chaussée d'espèces de « palladium » achetées à Lukla juste avant notre départ auprès de l'organisation « porter-progress ».

Tant qu'ils sont dans la pente de neige ça va grâce aux marches, mais ensuite pendant la traversée en mixte rocher/glace ça devient vraiment dangereux pour eux.

Pendant ce temps les personnes sont descendues en rappel depuis l'autre côté. J'ai vu un porteur basculer en arrière pendant son rappel, entraîné par sa charge. Il s'est blessé à un doigt en tombant et perd pas mal de sang, mais sans gravité, et une bonne partie de son chargement est tombé de sa hotte, dévalant sur plusieurs centaines de mètres les couloirs de neige et de roche situés sous le rappel.

Leur guide nous dit qu'ils sont partis à 5h du matin du camp situé de l'autre côté à 5400 m d'altitude, et il est 12h lorsque nous les croisons. Ils ont donc mis plus de 7h à monter les 550m de dénivelé qui les séparaient du col et descendre ce rappel... ils nous expliquent qu'ils ont du épuiser de cordes fixes plusieurs centaines de mètres tellement les conditions sont mauvaises de l'autre côté, encore pire que du notre. Ils n'ont pourtant que 3 porteurs et 3h d'avance sur nous, en plus le temps devient menaçant.

Tout ça ne s'annonce pas très bien et Janbu semble perdre confiance.

Nous arrivons au pied de la partie finale, à 5700m d'altitude. Il ne nous reste plus que les 150 derniers mètres à franchir mais ce sont les plus difficiles et les plus exposés.

3 marches de glace sont particulièrement dangereuses et situées au dessus d'un ressaut rocheux important, pas question de tomber ici ! Nous aimerions les équiper d'une petite corde mais apparemment Janbu a besoin de toute la longueur pour la partie finale de l'ascension. Alors avec Seb nous nous plaçons en dessous des marches et tenons les pieds des porteurs à chaque pas, ancrés sur nos crampons et piolets au-dessus de 200m de vide... Ambiance !

Nous avons fait passer seulement 3 porteurs lorsque nous voyons Janbu et Kadje redescendre. Ils décident de ne pas passer aujourd'hui. Il est trop tard (12h passées) et la météo menace. Nous allons redescendre au pied de la pente de neige à 5400m en laissant un maximum d'affaires ici. En haut, ils vont équiper en cordes fixes, et nous retenterons très tôt demain matin, plus légers et plus rapides.

Nous nous concertons avec Gérard. Si on ne passe pas par ce col, il faudra redescendre toute la vallée par laquelle nous sommes arrivés puis contourner le Kusum Kang Guru par le sud pour rejoindre le camp de base du Mera : au bas mot, 6 jours de marche en ne trainant pas, au lieu de 3 si on passe par ce sataché Amphu Lapste qui se refuse à nous.

J'ai très envie de tenter quand même ce col le lendemain, car je n'ai aucune envie de refaire la vallée de la Dud Koshi une 4^e fois et de devoir speeder tout en redescendant à 2600m, alors que de l'autre côté nous resterions dans une haute vallée à 5000m que je ne connais pas et qui est certainement magnifique.

Seb a un tout autre point de vue et considère que nos porteurs ne sont de toute façon pas suffisamment équipés pour passer en sécurité. De plus ils sont fatigués, certains sont malades (toux et maux de tête, fréquents à cette altitude). Les exigences touristiques de 3 occidentaux ne justifient pas les risques que nous leur ferions prendre.

Je suis totalement convaincu par ce discours, Gérard partage ce point de vue, et d'un commun accord nous disons à Janbu que ce n'est pas la peine de laisser du matos : nous passerons par Lukla.

Il faut maintenant aider les porteurs à descendre les marches que nous avons eu du mal leur faire monter ! Cette fois je me place au-dessus d'eux et les tient par la main, accroché de l'autre à mon piolet bien ancré dans la neige durcie... C'est encore plus impressionnant qu'à la montée car ils font face au vide, et il faut voir avec quelle force ils me serrent la main et se cramponnent désespérément à cette seule prise « sûre »... J'en suis bouleversé, car ils n'avaient pas laissé paraître qu'en fait ils sont morts de trouille dans ce passage beaucoup trop technique pour eux.

Tout se passe bien, et nous nous retrouvons tous sains et saufs en haut de la pente de neige. Maintenant que la pression est retombée et que nous n'avons plus de raison de stresser, certains porteurs décident alors par jeu (et par facilité !) de balancer matelas, tapis de sol et sacs de couchage dans la neige. Je m'essaie à glisser sur un tapis de sol comme sur une luge, mais ça ne descend pas assez et la neige est profonde... Certains porteurs m'imitent, d'autres ne se prennent pas au jeu et pestent en tombant sur le cul tous les dix pas. Dégouttés, ils finissent par trainer leur hotte dans la neige derrière eux, ça vaut le coup de voir ça !

Et nous revoici donc à notre point de départ de la matinée, au camp de base de l'Amphu Lapste, vaincus par la montagne après 9h de bataille.

Janbu me confie qu'il préfère la tournure qu'ont pris les événements, car il n'a pas souscrit d'assurance pour les porteurs : cela coûtait 50\$ par porteur, et il n'a pas voulu les investir.

Cela nous aurait mis dans une très sale situation si l'un d'eux avait eu un accident. Je n'avais pas conscience de ce problème, et en y repensant j'en ai froid dans le dos... En tant qu'employeurs – au noir – de ces porteurs, on aurait pu avoir de gros ennuis, et ce n'est pas notre assurance personnelle à la FFME qui aurait pu nous sortir de ces sales draps !

Enfin tout finit bien, nous nous retrouvons tous sous nos tentes alors que la neige se remet à tomber abondamment.

Samedi 21 octobre : descente express

Lever à 6h30 ce matin. Nous avons une grosse étape jusqu'à Diboche (3810m). Nous fonçons comme des balles à travers la neige et le brouillard incessants. Une trouée dans les nuages nous laisse apercevoir le sommet de l'Island peak, les pauvres alpinistes qui s'y trouvent, minuscules fourmis à l'assaut de ce géant, ne seront pas récompensés de leurs efforts comme nous l'avons été. Comme pour nous hier, c'est la montagne qui décide, nous ne pouvons rien face à ses caprices ! Cela nous apprend l'humilité, la sagesse, car à cette altitude, c'est de toute façon elle qui dicte sa loi, quelles que soient notre expérience et notre condition physique. C'est elle qui choisit de récompenser au centuple les efforts accomplis ou alors de sanctionner terriblement les malheureux qui ont osé la défier au mauvais moment.

Ce soir on dort en lodge car il pleut. Kadje a pas mal discuté avec nous suite au renoncement d'hier. Je pense qu'il a apprécié la sagesse de notre décision et l'entente dont nous avons fait preuve lors de la discussion dans des conditions difficiles, et en est reconnaissant.

Demain on file à Ghat. Sous la pluie ?

Dimanche 22 octobre : retour au point de départ

6 semaines déjà se sont écoulées depuis notre départ de Paris. On fonce comme des fous sur le chemin qui nous ramène prématurément à notre point de départ. J'ai une pêche d'enfer et m'offre le luxe de « piquer un sprint » contre Kadje dans la montée vers Tyangboche, je le soupçonne de m'avoir laissé gagner.

Seb a décidé de ne pas aller au Mera Peak et restera à Ghat en attendant notre retour. Il a des ennuis de santé et a beaucoup de mal à marcher. Je respecte sa décision même si je ne comprends pas qu'il n'essaie pas toute que toute d'aller au bout. Il y est certainement déjà, au bout du rouleau... C'est vrai qu'il en bave depuis plusieurs jours, et le connaissant cette décision difficile à prendre a dû murir depuis plusieurs jours dans sa tête. Je suis très déçu car la solidarité dont nous avons fait preuve jusqu'à présent et qui s'est décuplée sur l'Island Peak et à l'Amphu Lapste a donné à cette expédition une dimension humaine encore plus forte. Nous avons beaucoup discuté hier dans la chambre du lodge, et je n'essaie pas de le faire changer d'avis pour ne pas lui mettre plus de pression qu'il n'a du s'en mettre durant ces derniers jours.

Ce soir nous dormons à nouveau chez Janbu. Exceptionnellement nous avons mangé avec nos porteurs et guides. Demain six d'entre eux nous quitteront. Le choix des porteurs restants sera fait par Janbu. Nous avons notre petite idée sur ceux qui seront retenus, et on engage les paris (stupides !).

Cette fois c'est Gérard qui est malade, diarrhée...

Lundi 23 octobre : seul

Nous sommes sensés partir à 10 pour le Mera (6 porteurs, Janbu, Kadje, Gérard et moi). Mais ledit Gérard a vomi cette nuit et n'est pas en état de partir. Je me trouve face à un cruel dilemme : partir seul avec Kadje et un porteur, ou attendre 2 ou 3 jours à Ghat que mes amis se remettent, mais renoncer au Mera pour aller se balader dans la vallée de l'autre côté du versant qui nous fait face comme nous avons fait l'année dernière avec Eddy pendant les 2 jours de « rab » de notre fin de trek.

Notre permis de trek de 350\$ n'est pas remboursable, et pour moi toutes les conditions sont réunies pour que j'entreprenne cette ascension : je suis acclimaté, en forme, au pied de la montagne, Kadje est un guide formidable et on me propose de partir avec Harsum, le plus costaud des porteurs (celui qui avait pris les 70kg lors de la première ½ journée)

Je ne me pose pas longtemps la question et décide de partir. J'en rêve depuis si longtemps de ce Mera peak !

Je fonce préparer mes affaires, me débarrasse de tout le « superflu » qui ne l'était déjà pas (affaires de rechange, trousse de toilette...), prends une super douche chaude (quel bonheur !), me rase, boucle mon sac qui a (lui aussi) encore maigri de 4 ou 5 kg et le donne à Harsum.

Ensuite nous remettons aux autres porteurs et cuisiniers les pourboires, de 1100 à 2000Rs chacun, plus des lunettes, T-shirts, gants... On leur dit un mot de remerciement que Janbu traduit en népalais, puis je prends mon sac à dos, salue tout le monde, mes amis en dernier, et c'est le cœur serré, les larmes aux yeux que je les laisse, déçus, à Ghat, pour filer prestement en direction du Mera...

Je me retrouve dans une situation que j'aime aussi : seul avec mes projets (enfin, quand je dis seul, c'est bien sûr sans compter mes indispensables amis sherpas : Harsum et Kadje).

C'est reparti sous un soleil voilé. Arrivés à Lukla nous voyons de gros nuages menaçants accrochés au Zetra La, le col (5010m) vers lequel nous nous dirigeons et que nous devons franchir demain. C'est de mauvais augure, on voit les nuages éclater en orages de pluie et de neige sur le versant opposé de la vallée.

On s'arrête dans une maison qui n'est pas un lodge mais une « tea-house », beaucoup plus, disons... Authentique. La maison ne comporte que 2 pièces : une cuisine et une salle à manger qui sert aussi de chambre. On peut y manger, y boire chaud et s'y abriter, mais pas y dormir.

Je suis immédiatement adopté par une gamine de 3-4 ans qui communique par sons. Elle a un visage et des mimiques très expressives, mais j'ai quand même du mal à la comprendre ! Je lui donne un abricot sec et alors elle ne me lâche plus, passant du rire aux larmes, de la déception aux sourires radieux ou suppliants, bizarre.

Il se met à pleuvoir des cordes. On traîne. Je m'ennuie. Kadje est dans la cuisine et s'entretient en népalais avec la propriétaire des lieux. Il est au moins 14h, on n'a presque pas avancé. Le Mera s'acquière à force de patience !

Je dois apprendre à entrer plus spontanément en contact avec les autochtones, cela me sera utile dans mes futurs voyages, j'en suis certain. Je me dis que si j'arrive à m'occuper de cette gamine ce sera une belle réussite. Je vais donc essayer de l'occuper au lieu d'écrire ces lignes sur mon carnet de voyage....

Bon, j'ai voulu jouer avec la gamine, je lui ai fait des dessins, chanté des chansons, fait des couettes, donné un autre abricot sec, ça a été pendant ¼ d'heure, et puis elle s'est mis à vouloir fouiller mes poches et mon sac, et là comme j'étais pas d'accord ça s'est mal passé, forcément ! Au bout de 5 minutes de refus poli mais ferme, ça a été les pleurs, et puis elle a commencé à me taper dessus. J'avais beau lui faire les gros yeux, la menacer de toute ma hauteur, rien ne l'impressionnait, la mère a du venir la chercher, et chaque fois elle revenait me taper dessus... moi, martyrisé par une gamine de 4 ans, vous le croyez ? Je vous jure, ça me donne pas envie d'avoir des gosses !

On est repartis après une interminable attente et cette fois on s'est réellement enfoncés dans cette vallée peu fréquentée qui n'a rien à voir avec celle du Khumbu. Comme la plupart des trekkers qui vont au Mera ne sont pas acclimatés, ils ne passent pas par le col que nous allons franchir mais le contournent par le sud, et donc nous sommes très tranquilles sur ce chemin : pas de Yacks, des petits ponts en bois sans barrière, un tout petit sentier peu marqué, pas de lodge, et on rencontre très peu de groupes.

La belle forêt de rhododendrons qu'il traverse est malheureusement très menacée par les bucherons qui viennent de Lukla pour se fournir en bois de chauffage, de façon à alimenter les lodges, gros consommateurs d'énergie pour fournir aux touristes la diversité de repas qu'ils

exigent et les douches chaudes qu'ils prennent ! Encore un désastre du tourisme auquel je participe par ce périple. Cette situation ne me plaît pas du tout, et je décide pour la fin du trek de ne jamais commander de repas spécial dans les « tea-houses » mais de toujours manger la même chose que mes compagnons de route, ce qui évite de faire 2 fois la cuisine, et surtout, surtout, je ne prendrai pas de douche chaude lorsqu'on se trouvera dans une zone où il n'y a pas de chaudière au fuel. Je demanderai aussi à Janbu de privilégier une solution avec un petit réchaud à essence (même pour une expé légère comme la notre) au lieu de prendre les repas dans les tea-houses.

Harsumousse et on lui prend quelques affaires pour le soulager dans la montée. Du coup il ne doit pas porter beaucoup plus lourd que Kadje (25 kg chacun ?).

On s'arrête dans une tea-house qui est plutôt une sorte de hangar sordide fait de pierre mal ajustées et de branchages pour le toit. Il est déjà occupé par 10 trekkers qui ne daignent pas répondre à mon « hello ! »... ça commence bien...

Avec mon seul porteur et mon shirfa, je suis beaucoup plus proche des népalais chez qui on s'arrête, pour la simple raison que je ne suis pas lié à un groupe. Il y a toujours une place pour moi autour du feu et donc je discute et vis plus proche de mes hôtes d'un soir, et ça c'est cool. Il a neigé 10 cm ce soir, ça va être dur demain pour passer à 5000.

Harsum s'enfile tous mes lisopaine, mais bon je doute que ça va arranger sa toux...

Les 10 touristes peu sympathiques sont des croates. Un seul a montré de l'intérêt pour les questions que je leur pose... quand aux autres, ils se sont empressés de prendre toutes les places disponibles dans ce « refuge » qui est plutôt une étable. Où vais-je dormir ? Quelle bande de gros cons ! Ils auraient pu se serrer à 9 sur l'immense banquette qui sert de dortoir où ils sont déjà 8 en rang d'oignons pour me faire une place, mais non, ils ne sont pas disposés à ce que je dorme à coté d'eux... Je n'ai plus aucune envie de parlementer avec ces gros nases... Que font Gérard et Seb en ce moment ? S'imaginent-ils ma pauvre situation ? Leur compagnie me manque.

Ah tu voulais de l'authenticité, de l'aventure, eh ben voilà, tu es servi Sylvain ! Mais honnêtement, quelque part au fond de moi, je dois bien avouer que j'adore ça...

Mardi 24 octobre : (3600m – 5010m – 4260m) *des hauts et des bas*

Le propriétaire du lodge a installé mon « lit » au milieu de la salle : une table haute de 1m et large de 80 cm. J'ai commencé la nuit sur cette planche car les courants d'air glacé au niveau du sol (en terre battue) sont vraiment mortels. Impossible de me retourner sans risquer de tomber, d'autant plus que je suis engoncé dans mon sac de couchage et ne pourrait pas retenir une chute avec les mains si j'avais le malheur de déborder sur la gauche comme sur la droite.

Au bout de 2h, paralysé par l'angoisse de me mettre sur le coté, je sens qu'il me sera impossible de fermer l'œil dans ces conditions. Je me lève, furieux, et explore la pièce à la lueur de ma frontale. Et là, je découvre, enfoui sous l'énorme tas formé par les sacs de ces gros nases un empilage de planches adossé à un mur. Je dégage les sacs sans ménagement, et me trouve alors un lit tout à fait convenable.

Au milieu de la nuit, Kadje se réveille, et ne voyant personne sur la table, commence à me chercher en éclairant avec sa frontale tous les sacs de couchage les uns après les autres ! Je le vois faire mais attend qu'il ait réveillé chacun des croates pour me signaler, gniark, gniark...

Ce matin c'est reparti à 7h30, sous un beau soleil. Un croate vient me demander où je vais et me souhaite bonne chance au moment où je m'apprête à partir. Un vieux, un peu plus sympa que les autres ?

Au début de l'ascension Kadje doit « faire la trace », il cherche un peu le chemin dans ce dédale de rochers recouverts de 15 cm de blanc immaculé. Ensuite nous tombons sur une

trace de porteurs qui ont dormi sous un rocher, comme nous l'avait décrit le médecin de « porter progress ». Quelle vie...

Un peu plus haut nous croisons 3 gros groupes qui reviennent du Mera. Ils ont au moins 30 porteurs chacun, difficile de les croiser sur ce sentier abrupt, minuscule et enneigé... Harsum a du mal dans la neige. Je lui ai filé mes gants + mes chaussures + mes chaussettes + mon bâton de marche + mes guêtres... Kadje a pris plein de poids dans son sac et moi aussi et malgré tout il n'avance pas. Je suis en colère contre cet homme qui en bave, car il nous retarde beaucoup et le beau temps ne va pas durer. Je m'étonne d'être capable d'éprouver des sentiments aussi durs à son égard, d'où cela me vient-il ?

Nous passons finalement le col vers 13h30 (mon altimètre n'indique « que » 4850m, alors que la carte donne 5010, j'en déduis donc que la pression atmosphérique a beaucoup monté et qu'il va faire super beau ! En fait, je me rendrai vite compte que dans cette vallée perdue ce sont les cartes qui sont fantaisistes...) et arrivons à une tea-house au minuscule village de Zetra vers 14h30. Afin de mettre en application mon principe de lutte contre la déforestation et aussi pour faire accélérer le service, lorsque Kadje me demande ce que je veux manger, je réplique dans le néanglais le plus pur : « same as you ! ». Ce que je n'avais pas anticipé, c'est qu'ils vont effectivement me faire un Dhal Bat (=riz + lentilles) comme eux... mais qu'ils vont le cuisiner spécialement pour moi, à part, pour ensuite refaire exactement le même pour eux ! La logique népalaise me dépasse parfois...

Nous repartons vers 15h30 pour une marche à flanc de montagne, je ne sais pas combien on a fait de dénivelé car on n'arrête pas de monter et descendre pour passer des éperons rocheux. Le sentier « fjorde » beaucoup, pour reprendre un terme inventé par Nicolas Poussin et Sylvain Tesson dans leur livre « la marche dans le ciel » que j'ai laissé à Ghat... trop lourd.

Ce soir on dort au lieu-dit « Tok-tok » (= le gros rocher), nous sommes les seuls dans la tea-house, pas de gros lourds, j'adore.

On a aperçu la pointe du Mera émerger des nuages pendant quelques secondes tout à l'heure. J'espère qu'il fera beau demain, car il a encore neigé en cours d'après-midi. Décidément ce n'est pas une année favorable au niveau météo.

Mercredi 25 octobre : (Tok-Tok 4260 → Thuli Kharka 3600 → Tangnag 4700 → Khare 5150)

Le « Merathon »

Journée de fous ! 11h 30 de marche, je ne sais pas combien de km parcourus. On a fait en une seule journée ce que les agences proposent en 2,5 jours... Nous sommes arrivés de nuit sous la neige alors qu'il a fait un temps magnifique ce matin, nous offrant les premières vues du Mera. J'ai partagé avec Kadje et Harsum mon envie d'aller vite et ils étaient OK. Pour soulager Harsum qui tousse toujours, j'ai chargé mon sac à dos jusqu'à 15kg, du coup lui en avait moins de 25, ce qui lui a permis d'accomplir ce programme de dingue.

J'ai une forme incroyable aujourd'hui, et je comprends maintenant comment font les aventuriers comme Alexis Gurdikyan pour faire un aller-retour en 2 jours là où on en prédit 5 : léger, avec la motivation, une bonne forme physique, une acclimatation au top, et on fait des prodiges. Mon corps m'obéit comme un moteur bien réglé, il enchaîne les km et les dénivelés sans aucune gêne, quel bonheur de se sentir des ailes comme ça.

Kadje lui n'est pas très bon au niveau digestif et tous mes médocs y passent. Pourvu que je ne choppe pas une saleté car je n'ai plus rien dans ma pharmacie que j'avais déjà réduite au minimum.

Quand à Harsum, il tousse tellement que je demande à chaque groupe de touristes que je croise s'ils ont des pastilles pour la toux. Souvent je reçois un non poli et ennuyé, jusqu'à ce que je tombe sur un troupeau d'australien. (Depuis ce jour j'ai compris pourquoi les aborigènes sont traités de la sorte dans leur pays...) Je me fais donc porte-parole de mon

porteur pour leur demander de l'aide afin de le soulager de cette toux qui le fait souffrir. Après quelques secondes de perplexité, la seule chose qu'ils ont bien voulu me donner, ce sont d'excellents conseils me sommant de redescendre immédiatement avec mon porteur. Harsum, lui, leur aurait donné ses (mes) gants ou sa veste s'il lui avait demandé, j'en suis persuadé. Et ces enfoirés qui croulent sous les dollars ne sont pas capables de se séparer de quelques pastilles au menthol qu'ils vont finir par ramener dans leur hémisphère sud... J'en suis resté estomaqué et tellement triste, déçu, dégoûté par l'individualisme, l'avarice, l'autosuffisance et l'arrogance de ces donneurs de leçons ! Les conseils à 2 balles, c'est sûr, ça ne coûte pas cher. Je les remercie pour leur collaboration précieuse, en les rassurant sur le fait qu'Harsum saura apprécier à sa juste valeur ces bonnes paroles qu'ils m'ont prodiguées.

Le plus insupportable c'est qu'ils tentent ensuite de se donner bonne conscience en commençant à dire que je suis un irresponsable d'infliger à mon porteur tant de souffrance, de le faire monter au Mera dans cet état pour mon plaisir... Nous ne sommes définitivement pas sur la même longueur d'ondes, et je préfère les quitter, écœuré, au lieu d'exploser en paroles et actes qui n'auraient de toute façon aucune portée sur ces gens tellement sûrs d'eux. Me voilà fâché avec les croates et les australiens maintenant.

Bien sûr ils ne savent pas que nous avons atteint à nous 3 un niveau de complicité qui fait que nous prenons ensemble les décisions, que chacun veille au bien-être et à la réussite des autres, que Harsum est heureux de venir pour la première fois dans cette vallée qu'il découvre en même temps que moi, qu'à partir de maintenant, le seul objectif, la motivation, le travail, la fierté de mes amis sherpas tient à ma réussite au Mera, et que pour rien au monde ils ne souhaitent redescendre.

Ces gens dont les porteurs croulent sous 50kg de charge, dont certains n'ont pas 15 ans, qui prennent des douches chaudes qui nécessitent la coupe d'un arbre de 40 ans par personne, ils viennent me faire la leçon ! Je ne prétends pas être parfait, loin de là, mais au moins je m'abstiens de juger les gens et de les moraliser de la sorte. Je suis venu leur demander de l'aide au nom d'un homme qui n'a rien mais est prêt à tout donner, et je suis reparti jugé, condamné, humilié... dure leçon, dur constat : nos sociétés « occidentalisées » conduisent donc les gens à se comporter comme ça... où est l'hospitalité que nous ressentons tous les jours au contact des sherpas ? Cet incident me replonge dans ma vie en France, et je repense au comportement de mes compatriotes à Paris... et je me dis que les hommes sont vraiment meilleurs en dehors de nos grandes cités déshumanisantes !

Le passage à Thuli Kharka me permet un autre constat, alarmant aussi : (décidément c'est une journée noire pour le moral, mais le mien reviendra malgré tout rapidement au beau fixe...) les dégâts causés par le « raz-de-marée » qui a dévasté la vallée de l'Inkhu Khola voici une bonne dizaine d'années. Cette inondation a fait suite à la rupture d'une moraine ayant libéré des millions de m3 d'eau et de roche dans le lit de la rivière. Encore un effet du réchauffement climatique : les glaciers fondent et n'ont pas le temps d'apporter suffisamment de caillou pour combler le trou laissé par le retrait de la glace. Il se forme alors un gigantesque lac dont les bords ne sont pas consolidés, jusqu'au moment où un orage un peu plus violent que les autres fait gonfler le lac et céder la moraine... Le même phénomène peut se produire d'un moment à l'autre au camp de base de l'Island peak où un lac identique s'est créé. Mais cela ne nous empêche pas de produire toujours autant de CO2, il paraît, selon les conseillers scientifiques de M. Bush, que le réchauffement climatique « est le plus gros mensonge jamais raconté aux américains ». Vu des bureaux climatisés du pentagone, peut-être, mais je pense que les habitants de cette vallée qui ont perdu leur maison, leurs terres, certains membres de leur famille dans la catastrophe ont un tout autre avis sur la question.

Jeudi 26 octobre : (Khare 5150m → High camp 5800m) *une haute nuit*

Grasse mat jusqu'à 7h30. Le pauvre Harsum s'est fait harceler pour nous faire le thé alors qu'on restait tous au lit. J'ai refait le monde en népalais hier soir avec un jeune guide sympa, du coup je me suis couché tard (21h au moins). J'ai bien dormi sans avoir besoin de somnifère, pas de problème d'acclimatation, tous les indicateurs sont au vert.

Ce matin a consisté en de longs préparatifs pour que tout soit OK au high camp où nous allons dormir cette nuit, à 5800m d'altitude. Nous allons monter de la nourriture, le matériel d'ascension, et de l'eau bouillante dans des thermos car nous n'aurons pas de réchaud. Du coup nous partons vers 12h30, bien après toutes les autres équipes.

Après une matinée superbe, les nuages arrivent ainsi que le vent. L'attente est longue, et je commence à sentir monter la pression. Je piaffe de monter vers ces beautés glacées que je contemple d'en bas depuis ce matin. Harsum viendra avec nous pour monter une partie du matos, puis redescendra dormir ici, à Khare, pour remonter le lendemain matin afin de tout redescendre. Quelle vie...

Nous sommes donc partis en début d'après-midi pour une interminable montée au high camp. Il faut traverser un glacier en contourner par le haut d'une très large combe les zones de crevasses, avant d'arriver au Mera La à 5450m. Puis nous remontons une immense pente neigeuse qui n'en finit pas... à chaque ressaut on pense que c'est le dernier et non, il y en a encore un autre derrière ! En plus il s'est mis à neiger plein pot, et dans le brouillard on ne voit rapidement plus la trace. Pas question de laisser Harsum redescendre seul entre les crevasses dans ces conditions, d'autant plus qu'il est dans un jour sans : on l'attend de longues minutes (parfois 10 à 15) pour ne pas mettre trop de distance entre lui et nous dans cette purée de pois. Il tousse, je suis persuadé qu'il ne prend pas le traitement antibiotique que j'ai fini par lui donner après l'épisode des australiens. Je suis un peu soucieux à son sujet, sentiment qui fait vite place à une forte inquiétude, voire à une peur panique lorsque, enfin arrivés au high camp, nous ne le voyons pas arriver après 20 minutes d'attente. On ne voit personne sur le chemin aussi loin que le brouillard nous le permet. Les coups de sifflet de Kadje restent sans réponse. L'attente m'est insupportable, je ne peux plus tenir en place et décide de redescendre pour aller à sa rencontre. Kadje m'emboîte le pas. Nous finissons par apercevoir sa silhouette dans le brouillard, soulagement ! Mais il est totalement épuisé et n'arrive plus à monter sa charge pourtant inférieure à 20kg. On a beau être sherpa, l'altitude fait son travail de sape et Harsum en a été victime aujourd'hui. Nous le déchargeons du contenu de sa hotte et reprenons le chemin qui monte vers le camp.

Par contre la question de son hébergement est loin d'être réglée : comme il était sensé redescendre, il n'a ni sac de couchage, ni tapis de sol, ni vêtements pour dormir à cette altitude. Heureusement une grosse expé a monté une tente mess pour ses porteurs, et accepte de l'héberger parmi eux (moyennant finances).

L'organisation de Kadje qui consiste à tout préparer à l'avance au camp de base se révèle une mauvaise solution, les galettes genre chapati passent mal à cette altitude et l'eau a déjà trop refroidi. Il finira par acheter un repas lyophilisé chez les sauveteurs de notre porteur...

Arrivés bons derniers au camp, nous nous installons sur un des rares emplacements encore disponibles, parmi les plus mauvais bien entendu : une espèce de vire en pente, toute de glace et de rocher sans aucune possibilité de planter le moindre piquet, et sans aucun gros caillou disponible ! Pour un « high camp » d'un des trekking peaks les plus fréquentés, je ne comprend pas que la zone ne soit pas aménagée au minimum depuis les années qu'elle doit servir, nous ne sommes tout de même pas la première tente à nous installer sur cette pseudo-dalle !

En plus je trouve l'endroit assez exposé, les tentes sont situées juste sous une falaise constituée de blocs qui tiennent plus ou moins les uns sur les autres, pas rassurant.

Nous voilà obligés de monter la tente sous la neige, à la frontale, dans un endroit totalement inadapté, avec Harsum malade, en plus impossible de retrouver les épingles à nourrice que Seb avait fournies pour pallier à nullité des clips népalais qui fixent le double toit sur la toile

intérieure, c'était trop pratique ! Tous les autres prétendants au sommet se reposent au chaud dans leur duvet depuis des heures en buvant du thé, et nous nous grenouillons dans la neige après une dure journée, c'en est trop, et je rejette sur Kadje la responsabilité de cette situation pour avoir pris les mauvaises décisions : montée trop tardive au high camp, Harsum pas équipé pour cette nuit, la nourriture préparée le matin pas adaptée, la tente dépossédée de ses épingles... Je suis d'une humeur massacrante, Kadje le sent bien et redouble d'efforts pour essayer de me satisfaire, ce qui a pour effet de m'énerver encore plus !

Le soir, dans le calme retrouvé de la tente, je m'en excuserai auprès de lui, il a été admirable, alors que j'ai retrouvé mon caractère de cochon qui resurgit quand quelque chose me contrarie.

J'ai du caler mon tapis de sol avec des vêtements pour ne pas rouler sur Kadje toute la nuit tellement le sol est en pente. Voilà qui arrête la dérive latérale de mon duvet, mais en ce qui concerne la dérive axiale je n'ai trouvé qu'une seule solution : venir en butée contre la toile de tente et redescendre ma doudoune-oreiller en conséquence, ce qui condamne une des 2 entrées de la tente. Système D, indispensable en conditions difficiles.

Demain est un nouveau « summit-day » et il commence par un réveil à 1h30. Comment vais-je dormir à cette altitude ? Cette expérience au high camp restera gravée comme un des moments les plus chauds de l'expé, un de ces moments où nous étions au bord de la crise grave, et où il a manqué peu de choses pour que l'on bascule dans une situation dangereuse. Je n'ose pas imaginer ce qui serait arrivé si une tempête s'était mise à souffler pendant la nuit avec ces pseudos-ancrages de la tente...

Vendredi 27 octobre : (high camp 5800 → summit 6476 → Tangnag 4900)

On avait dit 1h30 le réveil, Kadje, pas 0h29 !

Peu importe. Il fait -13° dans la tente. 20 à 25° à l'intérieur de mon sac de couchage. Je n'ose pas imaginer la température à l'extérieur de la tente : -20 ; -25 ? Du coup je décide de garder mon pantalon polaire en plus du collant « grand froid », alors que je le réserve normalement pour la nuit. Cela s'avérera une des meilleures idées du séjour ! Le temps de tout emballer (Harsum emportera tout demain matin après avoir fini la nuit dans le sac de couchage de Kadje) et nous partons à 1h20. Direction : le sommet du Mera, but ultime de notre expé. Toutes les autres tentes sont encore endormies. Dès le début de l'ascension, le mot d'ordre est donné : ça caille ! Il doit faire -25°. Afin de ne pas avoir à le remonter tous les ¼ d'heure, j'ai bien serré mon baudrier aux cuisses. Je ne me rendrai compte que bien plus tard des conséquences de cette erreur...

Nous partons bon train, Kadje devant, moi derrière, entre nous 15 mètres de corde qui nous sauverons en cas de mauvaise rencontre avec une crevasse. J'ai la forme et je souhaiterais aller plus vite, d'autant plus que je commence très rapidement à avoir froid aux pieds. Mais Kadje doit user de beaucoup de perspicacité pour apercevoir les très faibles signes de la trace effacée par les 30 à 50 cm de neige fraîche tombée la veille. Chaque fois que nous nous éloignons de l'ancienne trace durcie par le gel, nous nous enfonçons jusqu'aux cuisses dans la poudreuse glacée. Kadje excelle dans cet exercice dont je mesurerai la difficulté lorsque mon tour viendra de « faire la trace ». J'ai vraiment très froid aux pieds. Je piétine, je fais le double des pas pour me réchauffer. Rien n'y fait. Pourtant mes chaussures ne m'ont jamais lâché, même lors de mon raid au Groenland où mes pieds sont restés pendant 12 jours dans la neige et la glace. Je commence à ne plus sentir mon petit orteil droit. Je le fais « jouer » depuis des heures à l'intérieur de ma chaussure, mais là je sens qu'il ne répond plus... Alors je me mets à tailler des marches et des « plates-formes » à grands coups de pied dans la neige, cela m'épuise mais je m'en fiche : j'ai la grande forme ce matin et ne veux pas perdre un orteil, dussé-je monter comme ça jusqu'au sommet !

Pour ne pas respirer directement l'air glacé, je respire dans la mentonnière de ma veste goretex, cela permet à l'air de se réchauffer un peu au contact de mon cou et mes joues. L'air expiré lui est en partie expulsé vers ma poitrine. Or il fait tellement froid que la condensation que cela provoque gèle à l'intérieur de ma veste et forme une croute de glace dans mes vêtements...

Dans ce contexte mon pied gauche commence lui aussi à s'insensibiliser, et pour la première fois j'ai froid aux jambes pendant une ascension, alors que je n'ai jamais été aussi bien couvert et que je n'ai pas du tout froid aux mains... Rassemblant les 45% de lucidité qu'il me reste à cette altitude, je réfléchis et me rends compte de mon erreur : en serrant trop mon baudrier, je me suis coupé la circulation dans les jambes et je n'arrive pas à irriguer suffisamment mes pieds. Immédiatement je desserre les sangles qui me compriment la fémorale, et j'en profite pour enfiler la paire de guêtres qui dort dans mon sac à dos. (obligé d'enlever pendant 2 minutes mes surmoufles pour les fermer, j'en garde au moment d'écrire ces lignes un sérieux mal sous les ongles) L'effet est presque immédiat, et je sens que je n'aurai plus aucune gêne physique pendant le reste de l'ascension. Cette erreur aurait pu me coûter cher, c'est que j'y tiens à mes pieds, ils sont beaux avec leurs 10 orteils !

Désormais plus rien ne pourra m'arrêter, et je propose à Kadje de faire la trace. D'abord réticent, il est bien obligé de me laisser passer lorsqu'il se rend compte qu'il n'a plus la pêche pour contenir mes tentatives de dépassement. Et c'est moi, petit français parachuté au cœur de l'Himalaya, qui vais, devant un népalais, et une heure au moins avant toutes les autres cordées, fouler de mes pas ces immensités de neige immaculées qui se montrent maintenant sous les couleurs du soleil levant. C'est moi qui vais faire la trace entre 6200m et le sommet. Quelles sensations exceptionnelles lorsque je sens que suis en train de réaliser quelque chose d'énorme. Je tâte de mon piolet pour trouver la zone un peu plus dure qui atteste de la présence de la trace des jours précédents sans jamais me planter, Kadje réclame des pauses et c'est moi qui lui donne du thé. Quelle revanche sur l'Island peak qui m'a vu presque agonisant dans ses pentes traîtresses... Je nage en pleine poudreuse et en plein bonheur. Pourtant nous sommes au-delà de 6300m d'altitude maintenant (nouveau record battu !) et il faut lever les 2,9kg de chaussures + 1,2 kg de crampons tout en ouvrant le passage dans la neige fraîche dans laquelle on s'enfonce jusqu'à mi-tibia.

6400m. Nous sommes en vue de la dernière bosse sommitale : une petite pente raide que Kadje propose d'équiper en corde fixe. Avant même qu'il n'ait fini sa proposition indécente qui nous ferait perdre un temps précieux et me priverait du plaisir de me confronter à cette dernière difficulté, je me suis déjà élancé, piolet en avant, à l'assaut de la paroi. La neige profonde est excellente, le vent quasi-nul, et mes pointes avant crissent de bonheur en s'enfonçant dans la pente à chaque impulsion que je me régale de donner.

Je repense à Kadje derrière qui ne doit pas y trouver autant de plaisir, et dès lors je m'applique à faire de belles encoches régulièrement espacées dans la neige accrochée au dernier bastion du sommet tout proche.

Une petite plate-forme s'élève jusqu'à un mât où s'accrochent tant bien que mal des drapeaux à prières, seul Kadje encore en prise avec la paroi au bout de ses 12m de corde, m'empêche de courir hurler ma joie d'être là, en haut, seul, avec sous mes yeux un des plus fabuleux 360° du monde : 5 sommets de plus de 8000m et des milliers d'autres dans un ciel immaculé de bleu. Je laisse éclater ma joie et nous hurlons comme des fous lorsque Kadje vient me rejoindre en une accolade incroyable à 6476m d'altitude !

On profite du panorama exceptionnel qui s'ouvre sous nos yeux : le Makalu, le Kanchenjunga, l'Everest, Le Lhotse, Le Cho Oyu se laissent apercevoir simultanément, au milieu de myriades d'autres montagnes entre 5000 et 7000m... Glaciers sauvages chevauchant les vallées, champs de neige interminables, arêtes de neige et de roche effilées comme des rasoirs, tout n'est que merveille et enchantement, comme si un concentré de beauté s'était échappé en cet endroit au moment de la création de notre planète et n'en était jamais reparti.

Le froid est vif mais les rayons du soleil nous permettent de prendre quelques photos et une petite vidéo dédiée à Gérard et Seb. Il n'y a absolument personne en vue, seules nos 2 traces attestent de la présence de l'homme en ces lieux inaccessibles et inhospitaliers, mais qui récompensent tellement ceux qui osent les braver, les apprivoiser pour y faire naître ce qu'ils ont en eux de plus fort : un incroyable sentiment de dépassement, de plénitude, une joie extrême à fouler ces ultimes plates-formes, un point de vue exceptionnel, des paysages à couper le souffle (si l'altitude ne s'en est pas assez chargée !) sur 360°.

Kadje me dit que désormais, nous sommes frères à tout jamais, pour nous être tour à tour aidés à atteindre un sommet. La comparaison est exagérée tellement ma contribution à sa réussite a été faible comparée à l'aide qu'il m'a apportée à l'Island Peak, mais venant de lui cette phrase n'a pas de prix)

Le temps passe trop vite dans ces moments de pur bonheur, et il faut déjà penser à redescendre. Néanmoins, le sommet Nord, situé à un bon kilomètre et culminant 15 mètres en dessous du sommet central où nous nous trouvons m'attire irrésistiblement... Il n'est séparé de notre sommet que par un col à 6420m, j'estime à une heure le temps qu'il nous faudrait pour l'atteindre d'ici. Sachant que nous sommes largement en avance sur notre horaire et sur les autres cordées qui tentent le sommet aujourd'hui (plus d'une heure d'avance), je propose à Kadje de nous y rendre, ce qui mettrait un autre « 6000 » à mon palmarès ! Nous apercevons les cordées suivantes qui commencent seulement à pointer le bout de leurs crampons sur le glacier loin en dessous de nous, nous serons sur le sommet nord quand eux arriveront au central.

Il ne comprend pas tout de suite ma demande (ce fou de français n'en a donc jamais assez ?) et c'est uniquement lorsqu'il me voit m'enfoncer dans la neige d'un pas décidé en direction du nord qu'il me hurle de ne pas y aller, qu'il y a des crevasses... Pour avoir bien regardé l'itinéraire à la montée et avec les quelques connaissances de la montagne que je commence à accumuler, je suis persuadé qu'il n'y a jamais eu de crevasses sur la crête qui relie ces deux sommets, mais je comprends vite que mon insistance sera sans effet... Je retourne alors sur mes traces et « négocie » un autre sommet, appelé « Mera2 » ou « little Mera » qui est une bosse sur une arête située à 20-30m au-dessus du col situé en bas de la zone raide qui mène à notre sommet. J'assure Kadje « à l'épaulé » pour la descente de ce petit passage, puis je prends les devants en me dirigeant vers le Mera2 dans une neige de plus en plus profonde car très rarement foulée. Ce « sommet » n'est apparemment fréquenté par personne, les alpinistes se suffisent de fouler le Mera Central, ce qui se comprend bien.

Arrivés en haut, nous creusons un trou dans la neige pour nous abriter du vent qui forçait déjà et nous confectionner des « sièges ». Nous mangeons quelques barres de céréales autour d'une tasse de thé, mon plus haut breakfast du monde, à 6450m d'altitude !

La redescente est ensuite presque une formalité, nous croisons une dizaine de personnes tout au plus qui semblent en mesure d'atteindre le sommet aujourd'hui. Apparemment toutes les autres ont renoncé, un hollandais aurait même eu les doigts gelés ce jour-là, je ne saurai jamais si c'est vrai, et si l'hélico que nous verrons arriver le lendemain à Khare sera pour lui.

Que de plaisir j'éprouve dans cette ascension, hormis cette erreur de baudrier je n'ai ressenti que du bonheur sur ce sommet, rien à voir avec la galère de l'Island peak ! Cela me réconcilie avec la très haute altitude, et du coup je me prends à rêver... si tout se passe aussi bien à 6000 c'est donc que ma limite est au-delà, et que je peux envisager d'aller plus haut ? Je repousse à plus tard ces pensées qui chatouillent mon imaginaire et ferait hurler d'horreur une partie de mon entourage qui ne voit dans mes expéditions que le danger et la difficulté sans envisager l'immense satisfaction et l'accomplissement que cela procure. A ces personnes inquiètes pour moi, je voudrais leur dire que ça me touche qu'ils veillent à mon intégrité physique (en ce qui concerne mon intégrité mentale, certains ont renoncé à envisager que j'étais sain d'esprit d'aller dépenser tant d'énergie, de temps, d'argent, de volonté à m'épuiser sur ces pentes glacées), mais que ce dont j'ai le plus besoin, ce qui me manque dans les moments où il faut

aller chercher au plus profond de soi les dernières miettes de volonté pour, malgré le doute, malgré les difficultés, malgré les contraintes, continuer à avancer, c'est le réconfort d'une confiance exprimée en ma capacité à aller au bout. Ils sont trop rares les souvenirs de paroles d'encouragement, que je souhaite me remémorer dans ces moments-là. J'ai besoin de savoir que tout là-bas, restées en France ou à Ghat, des personnes comptent sur moi et me font confiance pour que j'aie jusqu'au bout de mes rêves, de ma folie, de mon bonheur ! J'ai alors plaisir à penser à eux sur ces sommets, cela me donne une force incroyable de savoir qu'ils veulent que je réussisse et que je rentre en bonne santé, sans m'être mis dans des situations dangereuses. Lorsque je ne suis pas sûr de moi je peux m'appuyer sur ces souvenirs, revivre leurs encouragements pour aller chercher plus loin cette inépuisable volonté de réussir, afin de pouvoir raconter, les yeux encore brillants d'excitation, ces moments magiques que j'ai vécus avec quelque part dans le cœur leur présence.

Je reprends le contrôle sur mes divagations et me régale du paysage qui s'étend à l'infini sous mes yeux. Privé de panorama à la montée à cause de la nuit, j'en profite doublement à la descente et me régale de la vue qui s'offre à mes yeux éblouis... Comment est-il possible de recevoir autant de beauté simultanément, comment notre cerveau peut-il enregistrer autant de richesse à la fois ??? Comment des photos pourront-elles traduire et retranscrire toute cette explosion de couleurs, de formes, de contrastes, même en 7MPixels ?

Tous ces sommets qui ne se laissent en temps normal regarder que par en-dessous sont aujourd'hui à hauteur d'horizon, la lumière rose orangée du petit matin qui contraste avec le bleu profond du ciel rend plus magiques encore ces instants privilégiés. Pour rien au monde je n'aurais voulu rater ça, et je ne regrette en rien les mois de préparation et les privations concédées à ce voyage.

Un peu plus bas, prenant conscience de la virginité du champ de poudreuse qui s'étend à mes pieds, j'aurais donné deux ans de ma vie pour avoir des skis aux pieds et m'élançer dans cette magnifique descente face au Makalu.

Nous passons le camp d'altitude, juste le temps de prendre une petite soupe chaude réconfortante et de vérifier que Harsum a bien emporté le matériel que nous avions laissé, et nous repartons pour l'interminable traversée du glacier qui nous conduit jusqu'à Khare, campement de l'avant-veille. Vingt minutes de pause plus tard, Kadje me propose de descendre jusqu'à Tangnag. De toute façon, aujourd'hui j'ai une pêche incroyable et je me sens capable de filer direct jusqu'à Lukla s'il le fallait ! Du coup Kadje me suggère qu'on pourrait peut-être même aller jusqu'à Thuli Kharka, qui est à 3 heures de marche plus en aval. Je lui réplique qu'il ne faut pas exagérer, que maintenant plus rien ne presse, mais il semble décidé à rejoindre Lukla en deux jours alors que nous sommes déjà allés à un train d'enfer pour monter en quatre jours, et que ce trajet en prend normalement sept.

A son air gêné, je pressens qu'un souci d'un tout autre ordre le tracasse. En fait, les huit mille Roupies que Janbu lui a données ont fondu comme un glacier des années 2000, et il est un peu « short » pour passer encore trois nuits dans la vallée. Je le rassure en lui avançant mille Roupies supplémentaires pour qu'il me laisse dormir ici, à Tangnag. C'est donc avec un guide totalement rassuré que j'attaque le montage de la tente, un plat de spaghetti et zou, c'est parti pour une nuit de sommeil bien méritée. La journée de marche aura duré seize heures, 800m de dénivèlement positif, un record d'altitude, deux sommets à plus de 6000, et deux mille cinq cents mètres de descente : rien que du bonheur !

23h. La nuit a à peine commencé depuis 4h que je suis réveillé par de violents spasmes à l'estomac. Le temps de défaire toutes les ficelles, scratches, glissières qui me maintiennent au chaud dans les plumes, je saute dans mes chaussures et me rue hors de la tente pour renvoyer une première salve du repas d'hier soir soudainement épris de liberté en plein milieu du « terrain de camping »... C'est de mauvais augure... la viande des spaghetti (une espèce de corned beef bon marché) devait être périmée depuis des lustres, et contenir un charmant petit élevage de bactéries ! J'en étais sûr, car je me suis forcé à la manger cette viande, et après une

journée comme ça ce n'était pas très logique. Mon estomac est loin d'être tranquille, mais pour l'instant il semble vouloir s'arrêter là. Je me recouche mais prépare un sac en plastique au cas où. Cela réveille Kadje, je lui confie mes malheurs, il est désolé pour moi. Je pense qu'il se doute de ce qui m'attend encore....

Samedi 28 octobre : *Moncalvaire*

2h du matin. Cette fois ça ne prévient pas, et je me réjouis d'avoir préparé le sac en plastique qui reçoit la deuxième « livraison en retour » des spaghetti récalcitrants et toxiques !!

Je sors de la tente aussi rapidement que possible, cette fois Kadje est bien réveillé et assiste à l'affligeant spectacle de la 3^e et dernière salve de spaghetti qui s'abat sur le terrain de camping. Mon organisme maintenant bien accoutumé à ces intoxications alimentaires réagit violemment, et je m'en réjouis car je sais qu'au moins mon corps n'absorbera pas ces produits avariés, et que donc je ne risque rien de grave. Cette fois je retourne au lit plutôt patraque, mais je sais que je ne serai plus dérangé jusqu'au matin.

6h30. Kadje me réveille. Je suis tellement mal fichu que je lui réclame une heure de repos supplémentaire. Accordé. Deux minutes plus tard, il me réveille à nouveau. En fait il est 8h et cette fois il faut y aller.

Je me sens très mal et suis incapable d'avaler quoi que ce soit, liquide ou solide. Seuls 2 ou 3 biscuits secs arrivent à passer, mais sans conviction. Je sais que je suis déjà déshydraté et qu'il faudrait que je boive, mais rien à faire : le thé me dégoutte profondément. J'achète une bouteille de coca au shop du coin, tous les marins savent que lorsqu'on est malade, la dernière chose que l'on peut absorber c'est ce soda. Et bien j'ai fait fort, car même le coca sera renvoyé une heure plus tard sur ce chemin de croix qui doit me mener jusqu'à Tok-Tok.

Je suis tellement affaibli que j'ai du mal à mettre un pied devant l'autre, alors que la veille je courrais au sommet du Mera. Cette journée sera une galère innommable, digne de celles connues l'année dernière lors de ma sinusite, et je plains Seb qui a subi la même chose la veille de l'ascension de l'Island.

La maladie conjuguée au manque de but à atteindre affecte sérieusement mon moral, je broie du noir, je ne pense qu'à des choses négatives, et cet état d'esprit lié à un manque de motivation incroyable est aussi pénible à supporter que l'affaiblissement physique dont je souffre.

Après plus de six heures de galère, de vomissements, de diarrhées et autres réjouissances du genre, Kadje se rend compte que nous n'atteindrons pas Tok-Tok, et donc nous nous arrêtons à Thuli Kharka à mon grand soulagement. Le soir venu, je suis toujours incapable d'absorber quoi que ce soit. Je fonce dans mon sac de couchage, je n'ai qu'un rêve : dormir, faire cesser cette sensation d'épuisement et me réfugier dans un sommeil réparateur et anesthésiant.

19h : Kadje me réveille avec un bol de soupe et des popcorns. Je suis désolé pour lui mais je suis incapable de les avaler.

19h30 : cette fois c'est une assiette de frites « fait maison » avec le plus grand soin : fines, régulières, dorées, bien grasses et croustillantes : Mac Do ne les aurait pas reniées ! Il s'est cassé la tête pour me cuisiner des trucs lui-même avec le maximum d'hygiène et de soin... mais des frites ! J'en ai les larmes aux yeux mais je ne peux même pas faire semblant de manger tellement je suis mal. Conscient qu'il ne me laissera pas dormir tant que je n'aurai rien dans le ventre, je pleurniche un peu de riz blanc, sans sauce, sans huile, sans légumes, sans épices, sans rien... OK, ½ heure et c'est bon me dit-il.

20h : Effectivement, ½ heure plus tard arrive une assiette de riz... accompagnée de pommes de terre rissolées aux légumes ! Heureusement il n'a pas mélangé, et je me force à manger du bout des lèvres quelques cuillers de riz avant de sombrer dans un sommeil que j'attends depuis ce matin.

Dimanche 29 octobre : délivrance

7h du mat. J'ai dormi 12h sans interruption mis à part les interventions culinaires de Kadje. Je vais mieux. Je suis faible, mais j'ai envie de biscuits, par contre rien de liquide ne me tente. Je n'ai rien bu depuis 36 heures et il faut que je me réhydrate. Seul le « juice », (une sorte de « tang », poudre aromatisée au raisin) pourra passer. Il nous pourrât franchir le Zetra La aujourd'hui, qui nous domine encore de 1500m.

Le moral est meilleur et la forme aussi, et nous partons tout doucement vers le col. J'avoue rapidement mes limites physiques, je suis toujours déshydraté, j'avance très lentement mais je sens que ça va aller. A midi nous sommes au petit village de Zetra, à 4200m. J'y rencontre une charmante jeune femme qui me donne un sachet de sels réhydratants, du même type que ceux distribués par l'UNICEF aux enfants des zones arides. C'est parfaitement immonde au goût, mais je sens immédiatement que ça me fait un bien fou, autant que la rencontre et les quelques mots que j'ai échangés avec Shailina. Elle est d'origine indienne, est née au Kenya et vit en Angleterre. Elle voyage seule avec ses 6 porteurs et son guide, pour faire Gokyo, le Kala Pattar et le Mera Peak. Nous échangeons nos mails en nous promettant de nous donner des nouvelles.

L'après-midi nous passons finalement le Zetra La qui est toujours donné pour 5010m mais ne dépassera pas plus les 4900m à mon altimètre qu'à l'aller. Nous retrouvons ensuite Chutenga, qui était la première étape de cette boucle express du Mera (mon Merathon) et en sera la dernière. Mais pas question que je dorme sur une table cette fois, je le dis et le redis à Kadje qui en rigole et me menace d'appeler des croates.

J'ai enfin retrouvé l'appétit et je dévorerais n'importe quoi ce soir, pourvu que ce ne soit pas des œufs et des crêpes épaisses et bien grasses comme celles que j'ai refusées à midi. Pauvre Kadje !

Le soir nous nous arrêtons dans une tea-house pleine de népalais qui discutent en fumant jusque tard dans la nuit (au moins 22h), et d'un bébé qui hurlera toutes les 30 minutes pendant une bonne partie de la nuit. Du coup, j'utilise les bouchons d'oreilles, seule méthode efficace pour aller retrouver en rêve celle qui m'a sauvé d'une mort atroce grâce à ses sels réhydratants.

Lundi 30 : dernier jour de trek

Je suis en pleine forme après une bonne nuit sur les bancs-banquettes « à la népalaise ». Nous filons en direction de Lukla, qui est atteint en une grosse heure. S'en suit une pause dans le lodge « Everest summit » où nous avons laissé quelques affaires à l'aller. Je propose à Kadje de filer au plus tôt à Ghat, car j'ai hâte de retrouver mes amis. Kadje nous arrête chez sa (très jolie) sœur qui tient un lodge sur la route, et nous propose d'y déjeuner. A nouveau, je lui fais part de mon impatience... Nous déposons son matériel de haute montagne, et repartons encore plus légers. J'ai laissé la plupart de mes affaires à Lukla, ne me chargeant que du strict minimum pour une douche et une nuit éventuelle à Ghat.

En arrivant en vue de la maison de Janbu, j'aperçois de loin deux silhouettes se dresser sur la terrasse : ce sont eux ! Je ne sais pas comment ils ont pressenti mon arrivée ni comment ils m'ont reconnu, mais ils sont là, ils ont l'air en pleine forme !

Ça me fait plaisir de les revoir, incroyable. Janbu est là aussi, ainsi que Ngarang Shiring son fils, et sa femme. Ils me racontent rapidement leur semaine de villégiature. Ils n'ont pas pu atteindre la « vallée de Janbu » car ils ne se sentaient vraiment pas bien. Malgré une expé prévue pour trois jours en compagnie de Kumar et assisté d'un Dzo, ils ont du faire demi-tour

le lendemain du départ après avoir campé au même endroit qu'Eddy et moi l'année dernière, sans avoir pu atteindre la crête.

Quelques jours plus tard Gérard a eu la chance ce vivre une journée extra en se rendant chez les parents de Janbu, qui vivent perchés dans leur maison d'été (planquée sous un rocher) d'où ils s'occupent des vingt-six dzos que possède Janbu et qui paissent tranquillement dans les pâturage d'altitude pendant l'été.

Juste le temps de prendre une douche et un bon repas, et nous retournons à Lukla pour être prêts à décoller de très bonne heure le lendemain matin. Nous disons au-revoir à Kadje qui nous abandonne ici (en fait on le reverra le lendemain matin pour une raison qui restera népalaise), on lui donne son pourboire que je souhaite volontairement élevé, et nous partons avec un charpentier que Seb doit entremettre auprès d'un constructeur de chalets de Haute-Savoie.

Cette fois ça sent la fin... Janbu nous fera un repas de fête ce soir, comme seul le « Sirdar » sait les faire. Puis nous savons que le lendemain nous subirons l'épreuve du « bazar organisé » à l'aéroport de Lukla avant de rejoindre Katmandu.

Mardi 31 octobre : back to the city again

Arrivés à 7h30 nous patientons dans la foule hétéroclite et désorganisée de Lukla. Après quelques négociations bizarres et ordres de priorité fantaisistes, nous embarquons dans le petit twin otter qui plonge directement dans le vide depuis la piste en pente avant de redresser pour passer les cols d'altitude qui le séparent de Katmandu. Le temps est superbe et nous permet d'apercevoir plein d'autres sommets que nous ne reconnaissons pas. Quelques formalités encore à Katmandu (qu'est ce qu'ils aiment nous fouiller ! Au cas où on aurait fabriqué un couteau avec les armatures de siège des avions ?) et nous revoilà dans l'agitation et la pollution de la capitale, qui me semble pourtant plus propre et plus calme qu'à l'aller. Phénomène d'accoutumance ? Comment vais-je réagir en retrouvant la grisaille et l'asepsie de Paris ?

Je profite de l'après-midi pour me relaxer, me raser, faire un peu de lessive (mes chaussettes sont terribles). Seb en retrouvant internet replonge directement dans le monde occidental et ne souhaite plus faire de visite ou essayer autre chose que les « restos à touristes » de Thamel, chers et manquant d'originalité et d'authenticité à mon goût.

Gérard souhaite aller à Bakthapur et multiplier les visites, et moi je suis entre les deux, je n'ai pas le goût de l'accompagner car cette saleté de « tourista » a repris dans les restos soi-disant hygiéniques de Katmandu, et un peu de repos me fait le plus grand bien.

Mercredi 1^{er} novembre : décompression

Nous abandonnons Seb à l'écran de son ordinateur (15 Roupies de l'heure dans un cybercafé) et allons nous balader du côté de Swayambuh. C'est un beau Stupa qui domine la ville et offre un point de vue sur la capitale, ainsi que de nombreuses démonstrations de la ferveur religieuse des népalais dans les multiples temples et autres « trucs sacrés » qui l'entourent.

Avec Gérard nous foinons un peu partout, abandonnant les grands axes et leurs touristes pour déambuler dans les coins populaires. Nous nous risquons à prendre un coke (15 Rs la bouteille, soit 20 centimes d'euro) dans un café pour autochtones uniquement. Le lieu est ultra-exigu, pas vraiment propre avec ses mouches qui volent autour de la gamelle noire de suie remplie d'huile à la couleur indéfinissable dans laquelle trempent encore quelques beignets trop frits. Le coca est glacé et excellent ! Une jeune maman allaite à côté de nous, elle profite de notre passage pour nous montrer un sale bouton qui a gonflé sur la joue de son bébé

et qui saigne, nous sommes malheureusement bien incapables de faire quoi que ce soit pour l'aider. Que je me sens inutile à ce moment-là de ne pas pouvoir répondre à un besoin aussi fondamental que soigner un bébé.

Nous visitons quelques échoppes d'artisans (fabricants de perles puis de colliers, forgerons, menuisiers...) puis nous rentrons en taxi collectif : formidable expérience que de s'entasser à 30 dans ce minibus prévu pour 12... Une grosse femme s'assied entre Gérard et moi, au-dessus de l'allée prévue pour circuler entre les sièges, nous condamnant chacun à nous écraser de chaque côté de son énorme derrière !

Avec le mini-bus nous traversons les bas quartiers de Katmandu, ceux des intouchables qui vivent dans les décharges en compagnie des chiens errants et des vaches sacrées sans aucun espoir d'en sortir un jour, totalement méprisés et délaissés par le gouvernement et le reste de la population. Seules quelques ONG leur apportent parfois un minimum de soins et de nourriture. Dure vision d'une humanité qui n'a RIEN, même pas d'identité...

Le retour dans les embouteillages monstrueux qui paralysent et asphyxient Katmandu tous les soirs est dramatique de pollution et de désorganisation. C'est ça aussi le Népal... Parfois la vie en Europe a vraiment du bon.

Nous mangeons et buvons avec délice les produits locaux (yaourts et jus de fruit frais pressés devant nous). Le soir mon menu se compose d'une assiette de riz blanc quand mes compagnons s'empiffrent ! Je sens que la forme revient tout doucement et ne veut pas la contrarier, il y en a besoin car j'aurai la confirmation à mon retour en France que j'ai perdu 5 kg pendant le séjour.

Jeudi 2 novembre : Le retour

Derniers achats à Katmandu, des cadeaux pour ma famille et mes amis, durement négociés avec des commerçants plus voleurs les uns que les autres dans les quartiers touristiques... Ce soir nous rentrons à Paris via Bahreïn, nous y retrouverons notre quotidien, mais avec dans la tête une multitude d'images ineffaçables, une expérience précieuse de ces 2 sommets en haute altitude, une amitié largement renforcée et une envie sans cesse renouvelée de vivre encore plus fort et plus longuement des instants similaires. Il y en aura d'autres, encore plus beaux, maintenant j'en suis sûr...

Epilogue :

De retour dans ma vie « parisienne », je suis surpris par l'engouement que crée ce voyage autour de moi.

L'inconnu fait rêver, l'exploit fascine, le dépassement de soi force le respect, et c'est un vrai bonheur que de partager cette expédition avec ceux qui n'ont pas la possibilité de la vivre en vrai.

J'ai eu la chance immense de pouvoir le faire, et ferai tout pour entretenir les choix qui me permettront de le revivre de nombreuses fois, même si cela exige des sacrifices, de la disponibilité, des privations. Mais une fois que l'on a créé les conditions du départ, il suffit alors d'un peu d'expérience, de beaucoup de motivation et de quelques économies pour vivre une aventure de ce type, ou d'autres encore beaucoup plus exaltantes.

Je souhaite à chacun de pouvoir un jour, à sa façon, vivre l'intensité des moments qui m'ont été donnés sur ces hauts sommets et au contact de ces peuples merveilleux.

A Kadje,
A Seb et Gérard,
A ma famille et tous ceux qui ont cru en moi.

Contact :
sylvain.perret@laposte.net